



BUFFALO-BILL

Les Régulateurs d'Overland City.

Seule édition originale autorisée par le Col. W. F. CODY, dit Buffalo Bill.

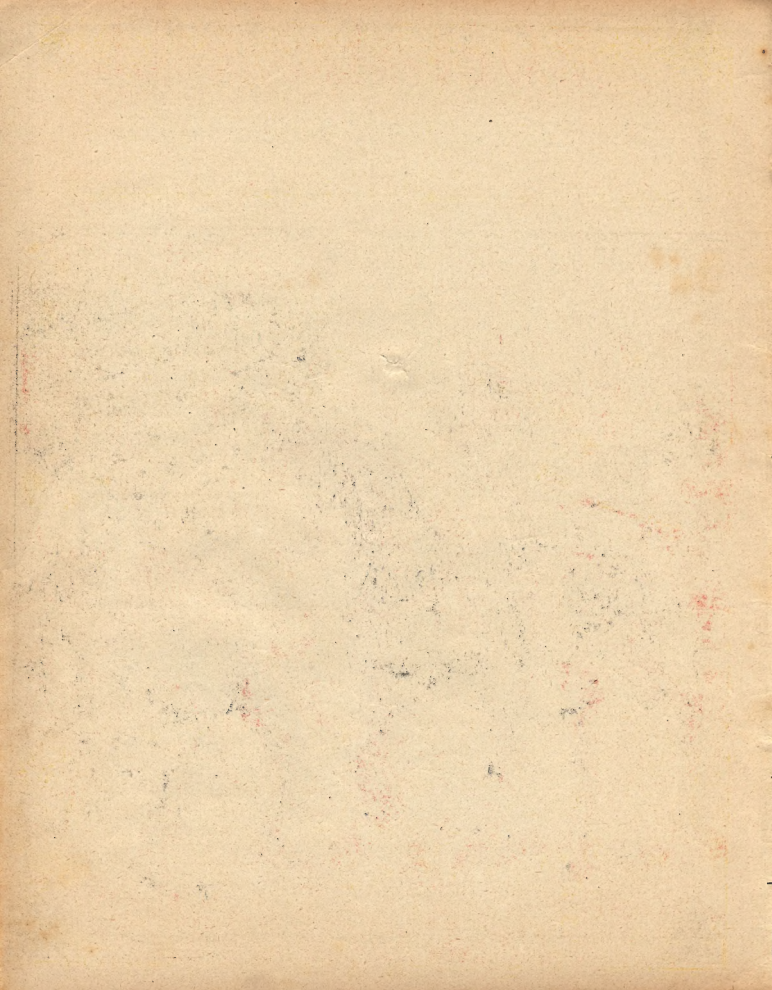
No. 68.

Prix: 25 Centimes.

BUFFALO BILL'S BEST BOWER



«Haut la main gauche, vivement, Dick! ou ma balle vous troue le cœur!» cria Buffalo Bill.



POUR LA PUBLICITÉ DANS BUFFALO BILL

S'adresser à M. A. L. STOFFEL, 32, Rue Rodier, Paris (9^e)

Vient de paraître

MAGIE



Il n'existe pas de livre plus merveilleux à connaître, parce qu'il fournil les moyens d'obtenir telle faveur que l'on désire, de découvrir les secrets les plus cachés, de savoir ce qui se passe dans les maisons, de connaître les tours de finesse des bergers, de donner le dégrat des alcools et de guérir l'ivrognerie, d'avoir pendant le sommeil les visions de l'avenir, de faire suivre les animaux et les hommes, de se faire aimer, de prescrire à la main, les lèvres, les doigts et les poisons, de guérir les morsures de serpent, de faire disparaître les taches de rousseur, de connaître les philtres magiques, triomphateurs de l'amour. Les secrets des guérisseurs de toutes les maladies, les nouvelles pratiques des envoiements, etc., etc.

Ouvrage merveilleux franco 2 fr.

Ecr.: S. E. GUERIN, 17, rue Lafontaine, Paris.

VICTIMES DU SORT SI VOUS VOLEZ



Que la DÉVINE vous Quitte

Que la CHANCE revienne

REUSSIR en tout -- TRIOMPHER toujours

Demandez le Beau Livre, envoyé Gratuit
par le Mage MOORTS, 19, rue Massignan, Paris.

INSTITUT DE BEAUTÉ

du Professeur JOË GILSON'S

21, rue d'Abbeville, 21

MASSAGE -- MANUCURE -- PEDICURE

OBÉSITÉ -

Tous les jours de 10 heures à 8 heures

Nous prions nos Lecteurs qui passeront des ordres aux Maisons
ayant des annonces dans NICK CARTER, de toujours mentionner cette Publication.

ENFIN ! c'est TROUVÉ !

Le Duplateur LE FAUCHEUR supprime radicalement *taquet, polo, moustache, barbe* la plus forte. Inoffensif, sans odeur irritante, n'aguer, si décoloré. - Fr. 4.50 F. Gandon, 32^m, r. d'Orsel, Paris

N'ARRACHEZ PLUS VOS DENTS

PLUS DE SOUFFRANCE, PLUS DE MAL!
Goutteux, saignants, dévotifs, sans douleur
Même pour ceux qui sont atteints de ce terrible
mauvais état d'un côté. En employant le

PASCALINE

vous conservez pour toujours les dents que la nature vous a données
LA PASCALINE agit également la Migraine et les Abais, etc. (en
prenant les dents des dentistes)
LE FLACON 1 fr. 60, STRASBURG, 2 fr. 50, essayez contre Mendi.

MAISON FONDÉE EN 1882, RUE DE LA FAVORITE, 10, PARIS
SOLICITEUR EN TOUTES PERSONNES EN TOUTES CIRCULAIRES ET EN TOUTES

Le Meilleur Journal Financier

est celui qui donne toutes les semaines, avec tous les
cours de la Bourse : 1^o les avis motivés de hausse et de
baisse de tous titres ; 2^o un avis spécial par lettre ou par
dépêche à l'approche d'un événement important devant
influencer les valeurs ; 3^o la liste de tirages et coupons
à payer ; 4^o les renseignements circonstanciés sur l'ensemble

Gazette Bourse Paris, 3, rue d'Amboise
DEMANDER ESSAI GRATUIT



MACHINE À TRICOTER L'EXPRESSE

Bas, Chaus. fillets, jupons, Layettes, etc.
GAGNE-PAIN ASSURÉ - Tarif O Franco
LAMY, Constr. 18, r. Turbigo, Paris

SAVON SHAMPOING D'LIN

au PÉTROLE
et sans Essentiel de JABONNANT,
NON IRRITANT, PARFUMÉ et sans VÉGÉTALIS,
Détruit les Pellicules, nettoie et fortifie les Cheveux et en agit le Chôlé.
Le tube 2 fr., - 2 fr. 25. PARFUMERIE ESTHÉTIQUE DE PARIS, 35, r. Le Pelletier.

MAGNIFIQUE CADEAU !

Nick Carter, Le plus grand Détective américain.

Les 50 premières livraisons en deux volumes reliés :

Le 1^{er} vol. contenant les 25 premières livraisons et le 2^e vol. les livraisons 26 à 50.

Buffalo-Bill, Le Héros du Far-West.

Les 50 premières livraisons en deux volumes reliés :

Le 1^{er} vol. contenant les 25 premières livraisons et le 2^e vol. les livraisons 26 à 50.

Reliure en 2 couleurs : brun et bleu pâle, titre doré.

Prix de chaque Volume : 8 Fr.

Pour recevoir ces volumes, s'adresser à tous les Libraires et Marchands de Journaux, ou à la Maison A. EICHLER, 41, rue Dauphine, PARIS.



Si **CHEVEUX** sont GRIS
VOS **CHEVEUX** ou BLANCS
Ils reprendront en une seule application
de **L'ENNEMIE** inoffensive **L. ROYER**,
leur colorant primitif et naturel quelle qu'en
soit la nuance : du blond clair au plus beau noir.
Fr^{anco} mandat (France) : 3/95 petit modèle, 5/95 gr^{and} modèle.
Joindre décoloration cheveux ou indiquer nuance.
S'emploie également pour le Barbe.

Maison pour application. M^{me} L. ROYER, 36, rue de Trévise, Paris

DEPUIS 1802

LE REMÈDE
de la

Constipation



VÉRITABLES
**GRAINS
DE SANTÉ**

DU DOCTEUR
FRANCK

PURGATIFS — DÉPURATIFS
ANTISEPTIQUES

Envoi gratuit d'échantillon

Ecrire à T. LEROY
96, r. d'Amsterdam, PARIS

5^e par Note. Marque Célèbre **"DIVINA"**
La Reine des Mandolines Italiennes.
Pareil, Charme de sonorité incomparable !!
Tout le Monde peut l'apprendre sans Maître,
avec notre Méthode. Contre 9/15 timb. envoi
catalogue contenant les Magnifiques Modèles
de **"DIVINA"** à choisir. Au comptant 10/7. — Violons,
Guitares, Instrum. en cuivre, en bois, Accordéons, Har-
monicas, Ocarinas. — Depot de FABRIQUE et la BANQUE
de Paris, 31 r. de Courbevoie, La Garenne-Colombes-Paris.

Les Meilleures
PLAQUES JOUGLA
sont les

TRICOTEUSES Brevetées S. G. D. G.
r^{ue} "Universelle"
pour tous genres tricotés chez soi —
Montfort, mécanicien, 8 Avenue Victoria, Paris
Tarif renseignements franco sur demande.

30 à 50 fr. PAR SEMAINE.
Travail facile, sans apprenti,
chez soi, toute l'année, sur nos
Tricoteuses perfection et brevet.

— C^{he}z **LA GAULOISE**
Villa M — 11, rue Condorcet — PARIS
Succursale : 96, rue d'Hauteville



BUFFALO-BILL

Le Héros du Far-West.

Seule édition originale autorisée par le Col. W. F. CODY, dit Buffalo Bill.

Les Régulateurs d'Overland City.

Le Secret du Mourant.

Dans la solitude sans bornes de la Prairie du Far-West américain, loin de tout établissement de colons, marchait un jeune voyageur qui pouvait avoir tout au plus seize ans. Un sac lourdement chargé pesait sur ses épaules, il portait autour de sa taille élanée la ceinture d'armes habituelle, et dans la main un bon fusil. Il se frayait un chemin à travers les broussailles et les hautes herbes.

De quelque côté que ce jeune homme isolé portât ses regards, il ne découvrait que la plaine désespérante, que tachetait çà et là un bouquet d'arbres. Parfois aussi, un ruisseau parcourait en susurrant l'étendue verdoyante, et au loin, tout au fond de l'horizon, l'infatigable voyageur apercevait les contours vagues d'une immense chaîne de montagnes.

C'était de ce côté qu'il dirigeait ses pas sous l'ardent soleil. Il était couvert de sueur. Mais une âme énergique devait habiter son corps, et s'il sentait la fatigue, il n'y cédait pas.

Les heures passaient après les heures, et, avec une stoïque persévérance, l'adolescent marchait toujours, le regard tourné vers les montagnes, dont les contours peu à peu devenaient plus nettement distincts.

Comme le soir tombait, le voyageur pouvait déjà voir qu'une contrée fertile s'étendait au pied de cette chaîne de montagnes, un pays boisé, couvert d'une végétation luxuriante.

B. B. 68. F.

Tous droits réservés pour tous les pays,
y compris la Suède et la Norvège.

Il remarqua non loin de lui un groupe d'arbres, au milieu desquels s'abritait sans doute la source d'un clair ruisseau qui se perdait dans la Prairie. Il poussa un soupir de soulagement et rassembla ses forces pour arriver jusque-là.

— Je ne pouvais pas désirer meilleur endroit pour y camper, murmura-t-il. Quel dommage que les Peaux-Rouges aient tué mon poney!... La pauvre bête se serait rassasiée de cette bonne herbe fraîche.

Il tressaillit soudain et suspendit sa marche. Son regard venait de tomber sur un cheval harnaché qui paissait tranquillement à la lisière du petit bois.

Le jeune voyageur en conclut naturellement que quelqu'un devait se trouver près de la source, et qu'il fallait se mettre sur ses gardes, car il avait fait lui-même la triste expérience du peu de sécurité qu'offrait la Prairie, et il n'ignorait pas que les montagnes étaient habitées par de nombreux mal-fauteurs, Peaux-Rouges ou brigands de race blanche, qui entreprenaient souvent de longues expéditions à travers la plaine, et qui, soit au départ, soit au retour, avaient coutume de camper à la limite des deux régions. Comme le cheval était harnaché à l'euro-péenne, son possesseur était, sans aucun doute, un Blanc.

Le jeune homme s'était jeté à plat sur le sol, de sorte que les hautes herbes le cachaient complètement. Il rampait avec précaution, en évitant de faire le moindre bruit.

Une fois arrivé assez près du bois, il s'arrêta, prit dans son sac une lorgnette et, se redressant doucement, examina attentivement le bouquet d'arbres.

— Oui, c'est un cheval de soldat, avec la selle, la bride et le carapçon; mais ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que la bête est en liberté; elle n'est ni au piquet, ni entravée, se murmura le jeune homme à lui-même. Je ne vois ni cavalier, ni autre cheval... Ma foi! je vais me risquer à pénétrer dans ce petit bois!

Et il se glissa plus près encore, toujours sur le qui-vive et le fusil prêt à faire feu.

Comme il approchait de la lisière du bois, le cheval l'aperçut et le salua d'un léger hennissement.

— Je parierais que ce cheval est seul... et il doit être bien dressé et bien docile, car il vient à moi! se dit le jeune homme, surpris.

En effet, le cheval trottait avec confiance à la rencontre du jeune voyageur.

Il fit halte tout à coup à une certaine distance, puis s'en retourna en caracolant vers le ruisseau, comme s'il ne se souciait pas, après tout, d'être repris par un inconnu.

Le jeune homme suivit le cheval, qui, maintenant, remontait nonchalamment le ruisseau du côté du bois. Mais à peine eut-il atteint les premiers arbres, qu'il suspendit sa marche et épaula son fusil.

Il venait d'apercevoir un homme assis à l'ombre d'un arbre aux vastes frondaisons, le dos appuyé au tronc, et qui braquait d'un air menaçant un revolver de son côté.

C'était un soldat; il portait l'uniforme d'un sergent de cavalerie. Ses yeux étaient vitreux, et son regard étrange.

Le cheval s'était arrêté tout près de lui et froissait amicalement ses naseaux contre l'épaule de cet homme, son maître évidemment.

— Ami, cria le voyageur de sa voix claire, vous n'allez pas tirer sur moi!... Je ne vous ai pas fait de mal, et je ne veux pas vous en faire.

Il vit alors que ce soldat devait être blessé, car il paraissait hors d'état de se lever; et il serait tombé tout à fait, malgré le tronc d'arbre, s'il n'avait supporté le poids de son buste de sa main gauche appuyée à plat sur le sol.

Péniblement surpris, le jeune voyageur courut au blessé, jeta son sac et ses armes et se pencha sur lui.

— Mon Dieu, camarade, vous semblez avoir été grièvement atteint... Mais je pourrai peut-être faire quelque chose pour vous! s'écria-t-il, tout ému.

Les lèvres exsangues du mourant s'agitèrent.

— Il est trop tard pour me secourir... Mais ta présence peut me rendre la mort un peu plus douce... Et, si tu consens à me rendre un service, le Ciel t'en récompensera, jeune étranger! dit l'homme, râlant.

— Je ferai volontiers pour vous tout ce qui sera en mon pouvoir... Mais dites-moi comment vous avez été blessé?

— C'est l'œuvre d'un assassin... un misérable que je considérais comme un ami! Je lui avais confié un secret, et il a voulu par un meurtre infâme m'écarter de son chemin pour en profiter seul. Il m'a frappé par derrière... Tu peux voir la blessure, mon jeune ami. Lorsque je t'ai vu venir, j'ai cru que le misérable assassin revenait achever son œuvre infernale... Mon bon et fidèle cheval a flairé la présence d'un homme... il t'a aperçu et t'a conduit jusqu'à moi... Dieu soit loué! J'ai encore assez de force pour te parler, mais mon cœur affaibli me fait comprendre que bientôt tout sera terminé pour moi sur la terre... Le misérable a tiré sur moi par derrière, je te l'ai dit; mon cheval m'a emporté jusqu'ici, et je suis tombé sans force de la selle... Je sais que l'assassin me poursuivra, et je l'attendais ici pour un dernier combat.

— Qu'il vienne donc!... Il me trouvera prêt à vous défendre, et je l'enverrai rôti dans les enfers! s'écria le jeune homme.

Alors il se redressa et se mit à examiner attentivement les alentours.

Il aperçut bientôt un cavalier qui venait de leur côté, seul, courbé sur son cheval et paraissant suivre avec ardeur une piste.

Aussitôt, le jeune homme ramassa son sac et son fusil et se cacha derrière un fourré, tout près de l'endroit où gisait le mourant.

Le cavalier approchait. C'était un homme musculeux, bien découpé, qui portait les cheveux et la barbe assez longs. Il était habillé de la tête aux pieds de vêtements en peau de cerf et était coiffé d'un large sombrero.

A peine eut-il vu le sergent blessé, qu'un cri de triomphe s'échappa de ses lèvres.

— Les mains en l'air, Sergent! ordonna-t-il, ou je t'envoie quelques onces de plomb dans la cervelle!

— Je suis mourant et incapable de soulever seulement la main, Brad Dixon... Accomplis donc ton iniquité! râla le malheureux.

— Voilà qui est fort bien! repartit l'autre durement. Je me disais aussi que je ne pouvais pas

l'avoir manqué; mais je ne savais pas si cela suffirait à te délivrer des maux de cette vie... Je pense que le mieux serait maintenant de te tirer une balle dans la tête; mais, auparavant, je voudrais causer un peu avec toi.

La-dessus, le desperado descendit de cheval et s'approcha du mourant, tenant toujours son revolver braqué sur le malheureux.

Le blessé toisa son assassin avec mépris et répondit péniblement:

— Tu voudrais bien savoir où j'ai caché l'or que j'ai extrait de la mine découverte par moi... car tu es beaucoup trop paresseux pour fouiller toi-même le sol.

— En effet, Sergent, je me soucie peu de la mine. Je m'inquiète avant tout de la poudre d'or que tu as recueillie... Tu dois en avoir un joli tas, car tu étais à l'œuvre longtemps avant que je vinsse à ton aide... Tu as certainement un beau magot.

— Oui, j'en ai un... j'en ai un, aussi vrai que tu ne sauras jamais où je l'ai caché! dit le mourant en jetant un regard chargé de haine à celui qu'il appelait Brad Dixon. Ce que je possède ira à mes héritiers légitimes... Tu m'avais sauvé la vie un jour... Je te considérais donc comme un homme d'honneur, un éclaireur placé sous les ordres de Buffalo Bill... C'est pourquoi je t'avais promis une partie de ma mine... Et tu m'as récompensé en m'assassinant! A peine t'avais-je conduit à la mine dont j'étais seul à connaître le secret, que tu as chargé ton âme misérable d'un crime inutile, car jamais, jamais, m'entends-tu? tu ne récolteras les fruits de ton forfait.

Le misérable écoutait ce discours avec une rage contenue. A la fin, il rugit:

— Et qui donc m'en empêchera? Je sais très bien que tu portes sur toi des cartes et des plans tracés de ta propre main et qui suffiront à m'indiquer exactement la position de ton trésor.

— Non, tu n'auras pas un rouge liard, car je sais que quelqu'un me protège.

— Bah! c'est peut-être Buffalo Bill?... Il est loin! raille le gredin.

Il jeta pourtant un regard méfiant autour de lui. Puis, n'apercevant personne, il ajouta:

— Ne fais pas l'insensé!... Si tu ne te mets pas d'accord avec moi, ta famille chérie n'aura absolument rien, car elle ne sera jamais avertie de ta mort... Si, au contraire, tu consens à ce que je vais te proposer, je te jure de lui faire parvenir la moitié du trésor... N'est-ce pas juste?

— Silence! interrompit le sergent d'un ton de mépris. Je ne crois pas à tes serments... Ah! que

n'ai-je écouté Buffalo Bill, quand il me mettait en garde contre ton hypocrisie!

— Buffalo Bill a vraiment fait cela? ricana le desperado. La corde qui doit le pendre un jour ou l'autre est déjà prête, car beaucoup d'hommes pensent avec moi qu'il ne faut pas laisser courir librement dans le Far-West un gaillard aussi dangereux. Obéis-moi donc! Dis-moi où tu as caché ton or... sinon je te scalpe tout vivant!... M'as-tu compris?

Le malheureux blessé tourna vers son bourreau un œil éteint.

La mort prochaine avait déjà paralysé ses membres, et il ne pouvait plus faire usage de ses armes.

Brad Dixon s'en aperçut. Il remit en ricanant son revolver à sa ceinture et tira un couteau de chasse, que, par un raffinement de cruauté, il passa sous les yeux du mourant.

Mais à peine s'était-il penché sur sa victime, que surgit de derrière les arbres un homme qui, braquant un revolver sur l'assassin, s'écria d'une voix menaçante:

— Les mains en l'air, ou je vous abats comme un chien!

Avec un cri de terreur, le desperado laissa tomber son couteau, bondit en arrière et reprit son revolver à sa ceinture.

Mais avant qu'il en pût faire usage, le jeune homme avait déjà fait feu, et sa balle, bien dirigée, avait brisé le bras droit du meurtrier.

— Levez l'autre main! cria de nouveau le petit héros.

Mais l'autre ne songeait nullement à se rendre. De la main gauche, il prit à sa ceinture un second revolver.

Le jeune homme fit feu encore une fois, et son adversaire, grièvement blessé sans doute, tomba sur les genoux. Mais la rage du desperado l'emporta sur sa douleur. Il leva son arme et la déchargea.

Le sombrero du jeune voyageur tomba, percé d'une balle.

La riposte fut instantanée, et le misérable s'affaissa.

Cependant, une seconde plus tard, il se redressait sur les genoux avec une énergie surhumaine et tirait encore.

Cette fois, sa balle porta. Elle blessa le jeune homme à la hanche.

Par bonheur, le coup n'avait atteint que la chair, et bien que la blessure fût douloureuse, elle n'intéressait aucun organe essentiel.

Loin de l'affaiblir, elle ne fit que l'irriter. Jusqu'ici, il s'était efforcé d'épargner son adversaire. Il

comprit enfin qu'il fallait que l'un d'eux restât mort sur la place; il leva donc encore une fois son revolver et tira.

Il avait bien visé: Dixon, le front troué, tomba la face contre terre.

— C'est le coup de grâce. Bien tiré, mon brave ami, gémît le sergent, qui avait assisté en spectateur impuissant à ce terrible duel.

Le revolver à la main, le jeune homme s'approcha de son ennemi, qui ne faisait plus mine de vouloir se redresser. Il lui toucha l'épaule et le retourna pour s'assurer qu'il était bien mort.

— Il est mort...chargé de son crime! murmura sourdement le sergent.

— Je voulais seulement le mettre hors de combat, dit le jeune homme. Il m'a forcé à mettre fin à sa défense... Il voulait me tuer; mais sa vie est sortie par là!

Et il indiquait le petit trou au milieu du front.

— Le misérable t'a blessé!...

— Cela ne vaut pas la peine d'en parler. Une balle a fait tomber mon chapeau, et l'autre m'a éraflé la hanche, dit l'enfant en appliquant son mouchoir sur la blessure.

— Tu es un petit héros, car tu pouvais facilement le fusiller de ton embuscade... Tu as préféré le combattre ouvertement... Quelle bataille! Mais approche, je n'ai pas de temps à perdre... J'ai quelque chose d'important à te révéler, mon ami.

Le jeune homme commença par aller chercher de l'eau à la source pour faire boire le malheureux; puis il essaya de le mettre dans une meilleure position. Enfin, il s'agenouilla à côté de lui et le considéra longuement.

— Qui es-tu, mon jeune ami? demanda le sergent, qui, lui aussi, regardait attentivement son défenseur.

— Je m'appelle Sherman Canfield, et je suis, de profession, chasseur dans la Prairie, répondit-il.

— Ta bravoure prouve que tu connais les dangers de ton métier... Mais es-tu venu seul dans le sauvage Far-West?

— Je suis venu ici avec une troupe de chercheurs d'or. J'ai abandonné une agréable patrie dans mon aveugle désir d'aventures... J'ai été bien insensé. Maintenant je suis en route pour chercher du secours, à l'intention de ceux de mes camarades qui sont encore vivants... Nous n'avons pas trouvé d'or. Les Indiens ont tué la moitié de mes compagnons, et les autres sont blessés et dénués de tout. Je me suis offert pour aller leur chercher de l'aide. En chemin, j'ai rencontré des Comanches qui m'ont at-

taqué, et j'ai perdu mon cheval. J'ai pu me tirer d'affaire, mais j'ai dû continuer ma route à pied. Nous sommes depuis près de deux ans ici dans le Far-West, et nous avons eu l'occasion de faire connaissance avec des dangers de toute sorte. C'est toute la fortune que j'ai trouvée jusqu'ici dans cette contrée.

— Pauvre garçon! murmura le sergent, qui avait saisi la main de son interlocuteur. Tu as beaucoup souffert, malgré ton jeune âge; mais le danger a fait de toi un homme accompli, et tes yeux francs me disent que je puis me fier à toi. Ecoute donc ce que j'ai à te dire.

« Mon nom est Frank Fessenden, et je suis sergent d'ordre de l'escadron F, qui est en garnison à Fort Rattle, à quelque quarante milles d'ici. Je suis venu aussi dans l'Ouest pour chercher de l'or; mais, comme les choses ont tourné pour moi à peu près comme pour toi, mon jeune ami, je me suis engagé dans la cavalerie. A peine un mois plus tard, étant en reconnaissance, à la recherche d'une piste d'Indiens, je découvris par hasard un riche filon d'or. Naturellement, je gardai le secret, et, comme je me conduisais bien, j'obtins fréquemment quelques jours de permission, que j'employai à exploiter ma mine. De cette manière, je parvins à réunir peu à peu une belle fortune. La mine paraît inépuisable. Je me proposais de l'exploiter entièrement dès que la durée de mon engagement serait terminée. Or, cet homme que voilà mort me sauva la vie dans un combat contre les Apaches. Je lui donnai donc ma confiance, le pris comme aide et lui révélai mon secret... Dixon devait exploiter le filon d'or pendant que je reprendrais mon service au fort. Il avait été autrefois destitué par Buffalo Bill, sous les ordres duquel il était placé comme éclaireur, et le Roi de la Prairie m'avait mis en garde contre sa perfidie.

« Hélas! que n'ai-je écouté les sages avertissements de Buffalo Bill! Brad Dixon me paya mal de ma confiance, comme tu vois! Il resta bien pendant des semaines à la mine, mais il était trop paresseux pour faire un travail productif.

« Ce matin, donc, comme j'allais le trouver, il me tendit une embuscade et me tira dans le dos... Il voulait ainsi supprimer le possesseur de la mine et, en tuant l'homme qui lui avait révélé son secret, s'assurer à lui seul la propriété et la jouissance de tout.

« Tu m'as vengé, mon brave, et je sais que tu ne refuseras pas de remplir le dernier souhait d'un mourant.

— Sans doute, je ferai avec plaisir tout ce qu'il me sera possible de faire.

— J'en suis convaincu, car la franchise est peinte sur ton visage.

« Je ne suis aujourd'hui qu'un pauvre soldat, et je vais mourir dans cette condition; mais autrefois j'ai été riche. Ma femme bien-aimée et notre petite fille Leilah demeurent dans une petite ville du Maryland, où ma femme possède une maison nette et vit en donnant des leçons, dans l'espoir que je reviendrai riche un jour. Donc, je t'en prie, mon brave ami, fais savoir aux miens que je suis mort, et, puisque je ne les reverrai jamais, fais en sorte qu'ils entrent en possession de la fortune que je n'ai amassée que pour eux.

Surpris.

Le mourant fit une pause, puis continua:

— Sais-tu où se trouve Fort Rattle?

— Non, pas exactement; mais je connais à peu près la direction qu'il faut suivre pour y aller. C'est là que je me rendais pour chercher des secours.

— Mon cheval te conduira sûrement au fort, aussitôt que tu auras passé la rivière au gué qui est à environ un quart de mille d'ici en descendant. A partir de cet endroit, il y a un chemin bien tracé. Ma mine d'or se trouve à une douzaine de milles d'ici, au fond d'une sauvage gorge de rochers, dans ces montagnes là-bas. Vois-tu cette cime? Pourrais-tu la reconnaître?

— Sans doute, déclara Sherman en suivant du regard la direction que le blessé avait beaucoup de peine à lui indiquer.

— Bien! C'est au pied de ce pic que se trouve la gorge. Tu trouveras dans ma poche une carte qui te donnera l'orientation et les détails de la route. J'ai également marqué d'une façon précise sur cette carte l'endroit où j'ai caché l'or que j'ai déjà amassé... cet or que Dixon voulait s'approprier et à cause de quoi il m'a tué! Toi, brave jeune homme, tu prendras la moitié de tout ce que tu pourras extraire de la mine et de ce que j'en ai extrait déjà.

— Jamais!... Comment consentirais-je à déposséder les vôtres? riposta le jeune homme en hochant la tête.

— N'oublie pas, mon ami, que tu dois faire par-

venir l'autre moitié à ma femme et à mon enfant. Si tu ne te rends pas à mon désir, je mourrai plus malheureux; car c'est aussi pour chercher de l'or que tu es venu dans cette contrée, et il est juste que tu sois récompensé d'accomplir fidèlement la promesse donnée... Promets-moi que tu m'obéiras et prendras la moitié de mon or.

Un regard sur la face livide du malheureux fit comprendre à Sherman que la profonde nuit de la mort s'étendait déjà sur le sergent. A chaque instant, le cœur pouvait cesser de battre.

L'adolescent promit donc d'exécuter fidèlement tout ce qui lui serait prescrit.

— Tu trouveras aussi dans ma poche le nom et l'adresse de ma femme, poursuivit le mourant dans un dernier effort, et je te prie d'écrire à ma chère femme aussitôt que tu auras atteint Fort Rattle... Ici, mon fils, prends du papier dans ma poche; je porte aussi toujours sur moi un porte-plume réservoir; prends-le et écris ce que je vais te dicter.

Sherman Canfield obéit. Le moribond lui dicta une espèce de testament, dans lequel il décidait que sa femme et sa fille devraient partager avec Sherman le trésor amassé et l'or de la mine elle-même, et que le jeune homme aurait la mission de continuer l'exploitation du filon jusqu'à ce qu'il fût complètement épuisé.

Enfin, avec de grands efforts, le sergent se mit en devoir de signer ce testament.

Mais il s'affaissa, et Sherman comprit que le malade n'avait plus que quelques instants à vivre. Il lui frotta les tempes avec son mouchoir mouillé et lui fit boire une gorgée d'eau. Le moribond ouvrit encore une fois les yeux et sourit tristement.

— Je craignais déjà que tout ne fût fini; mais, grâce à Dieu, je pourrai encore signer! murmura-t-il presque imperceptiblement.

Sherman lui tendit le papier, et il signa.

— Vous vous sentez mieux, n'est-ce pas? demanda le jeune homme.

— Cela ne veut rien dire: la mort est devant mes yeux. Je t'en prie, ne l'arrête pas plus longtemps près de moi. Hâte-toi de gagner le fort et raconte au colonel Carr comment et pourquoi je suis mort. Tu peux te fier à Buffalo Bill, mais à lui seul. Ce fut toujours pour moi un ami fidèle, et c'est le meilleur et le plus obligeant des hommes. Tu ne dois faire connaître à personne autre le secret de la mine. Dès que tu auras sauvé tes propres camarades, prie Buffalo Bill de te conduire à la mine; il le fera volontiers. Si tu peux avoir confiance dans

tes camarades, fais-toi aider par eux, mais garde-toi d'un faux ami dans le genre de ce Brad Dixon... C'est tout ce que je puis dire. Que la bénédiction de Dieu s'étende sur ta tête, si tu te montres aussi fidèle et aussi bon pour les miens que je l'espère de toi !

— Mourez en paix, s'écria Sherman, tout ému. Et il étendit la main, comme pour prêter serment.

— Si je vous trompe, vous et votre chère famille, je veux que tout bonheur me soit à jamais refusé sur la terre!... Si vraiment Dieu me protège, je mettrai tout en œuvre pour assurer à la lettre l'exécution de vos dernières volontés.

Le sergent ne pouvait plus parler.

Plein de reconnaissance, il serra encore une fois la main du jeune homme, puis il laissa retomber sa tête, un sourire presque joyeux se peignit sur ses traits, et ses lèvres se fermèrent pour l'éternité...

C'était une situation pénible pour le jeune Sherman Canfield que de se trouver complètement seul, la nuit, dans la dangereuse Prairie... n'ayant pour toute compagnie que des morts, dont l'un avait été tué de sa propre main.

Mais, si jeune qu'il fût, il ne connaissait pas la peur.

Il se pencha sur le sergent, lui ferma doucement les yeux et lui coupa une mèche de cheveux pour l'envoyer aux êtres chers qu'il laissait sur la terre.

Puis, il fouilla les poches du mort, en retira le portefeuille, qui contenait les documents dont il avait besoin, ainsi qu'une bourse, une montre avec sa chaîne et un sceau.

Il croisa sur la poitrine les mains de la victime et enveloppa le corps dans une couverture.

Comme il songeait à rattraper le cheval du sergent pour se mettre aussitôt en route vers le fort, son regard tomba sur le cadavre convulsé du desperado, que la lune déjà levée illuminait.

Il s'arrêta, hésitant, comme si un combat se livrait en lui. Enfin, le meilleur sentiment l'emporta dans son cœur, et il rendit au misérable, mort dans l'accomplissement de son crime, les mêmes devoirs respectueux qu'à sa victime.

Bientôt après, Sherman attrapa le cheval de son ami mort et celui du criminel, et il les attacha au moyen d'un long lasso.

Alors, il eut conscience de sa propre fatigue et résolut, ainsi qu'il en avait eu d'abord l'intention, de passer la nuit à l'endroit où il se trouvait.

Il alluma donc un feu et fit un repas frugal, pour lequel il dut utiliser les provisions des morts, car ses propres vivres étaient épuisés depuis la veille.

Sherman découvrit un pic et une bêche qui étaient attachés à la selle du sergent. Le mort s'était sans doute muni de ces outils pour être à même de rechercher les filons d'or ou de travailler à sa mine en toute occasion.

Le jeune homme résolut aussitôt de s'en servir pour donner la sépulture aux deux morts.

Il creusa deux fosses, y déposa les cadavres, qu'il recouvrit de terre, et, quand il eut achevé sa tâche, il se roula dans sa couverture et se jeta sur le sol, mort de fatigue. Une seconde après, il dormait profondément.

Le soleil était déjà haut et perçait de ses rayons les frondaisons épaisses, lorsque Sherman Canfield se réveilla. Il se redressa et se mit à regarder autour de lui avec surprise.

Ce ne fut que peu à peu que les événements de la veille lui revinrent en mémoire, lorsqu'il vit les deux chevaux paître paisiblement l'un à côté de l'autre, et que son regard rencontra les deux tombes fraîchement remuées.

Il se rappela alors la fin sanglante de la victime et de son assassin.

En hâte, le jeune homme se prépara à continuer sa route. Il chargea l'un des chevaux de tous ses bagages, puis il se mit en selle, et, prenant en main la bride de sa bête de somme, il abandonna le petit bois et les deux tombeaux.

Le sergent l'avait bien renseigné, car à peine avait-il fait traverser le gué à sa monture qu'il découvrit un chemin bien tracé qu'il n'avait qu'à suivre, le long de la rivière.

Il ne doutait plus que son vaillant cheval ne le conduisit en peu de temps à Fort Rattle, et qu'il ne pût, grâce à l'aide qu'il y trouverait, arracher ses camarades à une mort certaine.

Un sentiment de soulagement lui vint au cœur quand il constata que le cheval se tenait toujours au pied de la montagne et trôlait la plupart du temps sous l'ombre des arbres.

De cette façon, il n'avait à redouter ni le soleil étouffant de la prairie découverte, ni les dangers des gorges inconnues de la montagne, et il se croyait sûr d'échapper aux brigands.

Mais, tandis que, réconforté par cette espérance, il calculait le maximum de temps qu'il lui faudrait pour atteindre Fort Rattle, il vit son cheval dresser les oreilles.

Il passait devant l'entrée d'un cañon sinueux. L'animal ralentit instinctivement sa marche, et, tout à coup, une voix rude cria de derrière un épais buisson, à l'orifice de la gorge :

— Halte! les mains en l'air, ou tu es mort!

Les Chasseurs d'Or.

Malgré son extrême jeunesse, Sherman Canfield avait acquis à ses dépens l'expérience de la vie, et les dangers, qu'il avait appris de bonne heure à surmonter, lui avaient donné avant l'âge l'énergie et le courage d'un homme fait.

L'amour des aventures, qui prend souvent une force irrésistible chez les jeunes gens, l'avait poussé à abandonner la maison paternelle, où il vivait dans la paix, le bien-être et l'abondance.

Depuis deux ans, il était exposé à toutes sortes de périls, à des fatigues inouïes, et il avait compris trop tard que, s'il est passionnant de lire le récit de telles aventures, il est beaucoup moins agréable de les vivre en réalité.

Ce genre d'existence ne demande point des facultés imaginatives très développées, mais il exige des hommes toujours prêts à envisager la mort froidement.

C'était avec un camarade d'enfance, du nom de Nick Buckley, que Sherman avait fait le pas décisif, qu'il avait abandonné la maison paternelle.

Les jeunes gens crurent avoir fait un coup de fortune en se joignant à une troupe de chercheurs d'or, qui accueillirent volontiers ces jeunes recrues; mais Sherman et son compagnon reconnurent bientôt combien ils s'étaient trompés; tout était pénible dans leur vie nouvelle, et plus ils s'enfonçaient dans le pays de l'or, moins ils en avaient dans leurs poches.

La troupe s'était engagée tout de suite dans la partie montagneuse de la contrée, où toutes les crevasses de rocher, tous les ruisseaux, tous les dépôts de sable devaient être pleins d'or étincelant.

Mais, hélas! il en alla tout autrement que les jeunes gens ne l'avaient espéré. De quelque côté qu'on portât les recherches, on n'avait pu découvrir la moindre paillette d'or, tandis qu'une mauvaise chance persistante faisait surgir à chaque pas des dangers et des mésaventures de la pire espèce.

Les Peaux-Rouges s'étaient montrés aussi sous un tout autre jour que celui sous lequel Sherman et Nick s'étaient accoutumés à les regarder dans les récits à la Bas-de-Cuir.

Il n'y avait pas de chef noble et généreux; il n'y avait pas non plus de fille de chef à la fois vaillante et tendre pour leur confier le secret de quelque riche mine d'or.

Dès la première rencontre, les Indiens s'étaient montrés aussi inconstants, perfides et cruels qu'ils le sont en réalité; et les enfants, comme les hommes faits, avaient dû défendre leur vie le fusil à la main.

A ces maux s'ajoutèrent la faim et la maladie; car il n'y a pas de travail plus pénible que de frapper du pic la roche dure et inerte sans arrêt, depuis le lever du jour jusqu'à la nuit noire, pour reconnaître en fin de compte qu'on a peiné en pure perte, et qu'on n'a pas mis au jour pour un liard d'or.

Le coup le plus cruel pour Sherman fut pourtant la perte de son fidèle compagnon, Nick Buckley. Celui-ci fut frappé à mort dans une échauffourée entre les mineurs et des brigands. Sherman s'était jeté en pleurant sur son camarade mourant, qui n'avait pu que lui serrer encore une fois la main, en murmurant, avant de rendre le dernier soupir :

— Ma mère!... Dis-lui, mon ami, qu'elle ne soit pas trop sévère pour moi... J'étais un écorvelé, je lui ai fait de la peine... Dis-lui qu'elle me pardonne... et prie pour moi!

Lorsque Sherman eut creusé la tombe de son camarade et l'y eut enseveli, il sentit qu'il avait enterré en même temps toutes ses espérances, et, pour la première fois, il comprit véritablement quel bien précieux il avait délaissé, dans son ardeur juvénile et inconsidérée à se mettre à la poursuite d'une ombre vaine.

— Repose en paix, ami Nick, avait-il murmuré de ses lèvres pâlies. Aussi vrai que je prie Dieu de me venir en aide, je te vengerai un jour!

Le temps s'écoula dans de perpétuels mécomptes. De quelque côté que la troupe de chercheurs d'or se tournât, elle ne rencontrait que dangers et déceptions.

A la fin, il ne resta plus que huit hommes, et ce nombre même fut brusquement réduit de moitié, le camp ayant été surpris pendant la nuit par des pillards indiens.

Le pauvre Sherman Canfield avait dû laisser derrière lui trois camarades grièvement blessés et presque dépourvus de vivres, tandis qu'il s'était mis en marche pour aller chercher de l'assistance à Fort Rattle.

Mais, hélas! le mauvais sort n'avait pas cessé d'être son compagnon fidèle. En chemin, il avait

été poursuivi par une troupe d'Indiens ; son poney avait été tué, et lui-même n'avait échappé que par miracle.

C'est alors qu'il avait rencontré le sergent mourant, qu'il avait appris le secret de la mine d'or, et que, le cœur gonflé d'un nouvel espoir, il avait repris le chemin du fort sur le cheval du malheureux soldat.

Et, juste à ce moment, l'ordre brutal d'un invisible ennemi venait l'arracher aux châteaux en Espagne que son esprit recommençait à bâtir.

Il était trop au courant des mœurs sauvages du Far-West pour ne pas comprendre que sa seule chance de salut était d'obéir immédiatement et de lever les mains en l'air.

Il arrêta instantanément son cheval et, les bras tendus en haut, essaya de percer de ses regards les buissons épais, pour se rendre compte du nombre et du genre d'adversaires auxquels il avait affaire.

Il n'attendit pas longtemps. De l'embuscade sortirent six gaillards farouches. Chacun d'eux avait un revolver prêt à tirer dans la main droite.

Un regard furtif par-dessus son épaule apprit au jeune homme que derrière lui se trouvaient au moins autant d'ennemis, et que toute tentative de fuite ou de résistance était absolument impossible.

Sherman se disait avec anxiété qu'il devait être tombé entre les mains d'une bande d'outlaws. Les hommes qui le cernaient étaient bizarrement accoutrés et formaient un ensemble étrange.

Certains ressemblaient à des chercheurs d'or, d'autres étaient vêtus comme des cowboys, et deux autres portaient de vieux uniformes déguenillés. Tous étaient armés de fusils et avaient leur ceinture d'armes bien garnie de revolvers et de couteaux.

Ils portaient de hautes bottes de cheval avec des éperons, et, bien que le jeune homme ne vit pas un seul cheval, il lui parut certain que les bandits étaient montés, et qu'ils avaient caché leurs montures quelque part dans le voisinage.

— Ah ! ah ! nous avons donc pris un voleur en flagrant délit ! fit l'un des hommes d'une voix rude.

— Quel flagrant délit ? répliqua Sherman en regardant sans peur celui qui venait de parler.

— Tu sais fort bien ce que je veux dire, maudit voleur de chevaux !

— Je ne suis pas un voleur de chevaux, répartit Sherman avec un soupir de soulagement, car il crut que l'erreur allait facilement se reconnaître.

— Et qu'es-tu donc, drôle ? demanda ironiquement l'homme à la barbe noire.

— Je suis un honnête chercheur d'or.

— On nous l'aurait donné en mille ! Et d'où viens-tu, hein ?

— Des mines basses de la montagne, là-bas.

— OÙ sont tes camarades ? demanda l'homme.

— Je suis seul ; j'ai dû abandonner mes trois compagnons blessés à plus de cent milles d'ici. Je les ai laissés sans secours au campement.

— Où allais-tu maintenant ?

— A Fort Rattle pour demander du secours.

— Imbécile ! s'écria l'homme à la barbe noire. Tu n'atteindras jamais le fort.

— Pourquoi non ? riposta le jeune homme.

— Parce que je le dis... et cela suffit.

— Bah ! ne vous raillez pas de moi. Qui êtes-vous pour vous permettre de m'arrêter ?

— Je suis le capitaine des Régulateurs d'Overland City, déclara l'homme avec une dignité emphatique.

— Fort bien ! C'est là, je le sais, le nom d'un camp de mineurs à peu de distance de Fort Rattle.

— En effet, il est à vingt-cinq milles du fort, et ce n'est pas seulement un camp, mais une importante colonie.

— Eh bien ! s'écria l'intrépide adolescent, pourquoi donc m'arrêtez-vous ?

— Parce que tu es un damné voleur de chevaux, entends-tu, vaurien ?

— C'est faux, et vous êtes, vous, un misérable menteur ! s'écria Sherman, qui s'emportait.

Les hommes se mirent à rire, tandis que leur capitaine lançait un regard furieux sur l'intrépide enfant, en disant d'un ton de mépris affecté :

— Bah ! je ne discute pas avec un drôle dont les minutes sont comptées.

— C'est pourtant ce qu'il faut voir ! répliqua Sherman. Je ne fais pas le moindre cas de vos menaces, car je ne suis pas un voleur de chevaux ; mais vous, vous êtes un menteur quand vous osez l'affirmer.

— Entendez-vous, camarades, comme il jaccase ? dit le capitaine en se tournant vers ses hommes.

— Sans doute, nous avons tout entendu, répondirent ceux-ci en chœur.

— Il a la langue bien pendue, mais ce n'en est pas moins un voleur de chevaux, poursuivit le capitaine en élevant la voix, car il emmène avec lui un cheval volé.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? protesta le jeune homme.

Et, riant grossièrement, le capitaine montra le cheval qui avait appartenu à Brad Dixon.

— Eh bien ! ce cheval appartenait à un homme qui a tenté de m'assassiner. Mais j'ai été plus prompt que lui, il en a fait l'expérience.

— Comment? tu prétendis avoir tué Brad Dixon? dit le capitaine, surpris, tandis que les hommes qui l'entouraient ouvraient de grands yeux.

— En effet, l'homme s'appelait Brad Dixon... un gueux de taille gigantesque, à la mine féroce.

— Et tu dis que tu l'as tué, jeune coquin?

— Certes; j'ai été forcé de le faire. Lui ou moi, c'était à choisir.

— Ecoute bien, petit drôle. Ne nous rebats pas les oreilles de tes sornettes, car chacun de nous connaît fort bien Brad Dixon... C'est un de nos frères, et certainement ce n'est pas un gaillard à se laisser abattre comme un chien par un petit vaurien de ton espèce... Tu l'as donc assassiné en tirant sur lui d'une embuscade, puis tu l'as dévalisé, c'est clair comme le jour.

— Non, répliqua Sherman, opiniâtre, c'est un aussi perfide mensonge que de m'accuser d'être un voleur de chevaux.

— Attends un peu, mon petit, nous allons te rogner les ongles. Hé! qu'en dites-vous, camarades? dit le capitaine en se tournant vers ses compagnons.

— Naturellement, il faut pendre ce coquin, déclara l'un des hommes. Il emmené un cheval volé, et il se vante d'avoir tué dans une embuscade notre bon camarade Brad Dixon.

Un tumulte sauvage se produisit à ces mots.

Le jeune homme ne rencontrait que des regards ennemis, avides de meurtre. Il comprit en frémissant qu'il était tombé entre les mains des pires individus qu'on pût imaginer.

Ils étaient onze en tout, qui l'entouraient dans une attitude menaçante.

Sherman avait bien en travers de la selle son bon fusil; à la ceinture, il avait encore des revolvers. Mais il lui était absolument impossible de se mettre en défense contre des adversaires si nombreux, qui le tenaient sous le feu de leurs armes.

Avant de pouvoir seulement tirer un pistolet de sa ceinture, il aurait certainement été jeté à bas de sa selle par les bandits.

— Abrégeons, jeune drôle! reprit le capitaine. Par quelle traîtrise es-tu parvenu à assassiner notre pauvre ami Brad Dixon et à le dévaliser? Allons, parle! Nous ne serons pas sévères avec toi sans en avoir toutes les raisons.

— Je peux seulement répondre que j'ai tué dans une rencontre honorable pour moi l'homme que vous appelez votre ami. Selon les coutumes du Far-West, son cheval m'appartient à présent.

— A quel propos t'es-tu rencontré avec lui?

B. B. 68, F.

— Cela ne vous regarde pas. Je l'ai rencontré, voilà tout, et il m'aurait tué si je n'avais pas été plus prompt que lui. Je n'ai rien à ajouter.

— Tu persistes réellement à prétendre que tu l'as vaincu en combat singulier,... blanc-bec? Toi, vainqueur d'un Brad Dixon? cria l'homme à la barbe noire sur un ton d'incrédulité.

— Sans doute; il a tiré deux fois sur moi, et je lui ai d'abord cassé le bras droit, puis je lui ai fait une seconde blessure, et enfin j'ai dû lui donner le coup de grâce pour ne pas être victime de sa fureur criminelle.

— Et Brad Dixon s'est laissé tuer de la sorte de bonne grâce? railla le capitaine. Qui donc a tiré le premier de vous deux, hein?

— J'ai tiré le premier, déclara courageusement le jeune homme après une courte hésitation.

— C'est bien ce que je pensais, sot coquin! gronda le desperado. Tu as tiré d'une embuscade sur un adversaire sans méfiance.

— C'est un mensonge!

— Après l'avoir tué, qu'as-tu fait?

— Je l'ai enterré et ai continué mon chemin en hâte vers le fort.

— Où s'est donc passé tout cela?

— A environ trente milles d'ici, répondit le jeune homme, qui, avec intention, n'avait pas encore prononcé une seule fois le nom du sergent, ne voulant pas se mettre dans le cas de dévoiler à ces gens le secret de la malheureuse victime.

— Admirable! Et ce cheval-là, d'où te vient-il? demanda le capitaine en montrant la bête que Sherman montait.

— Vous allez l'apprendre, puisque la nécessité me force à vous le dire. Ecoutez donc! C'est à cause du propriétaire de ce cheval que j'ai dû tuer votre camarade.

— La chose est de plus en plus merveilleuse!

— Merveilleuse ou pas, c'est en tout cas la vérité, déclara Sherman fièrement. Mon propre poney avait été tué par les Indiens, et je m'étais vu dans l'obligation de voyager à pied pendant plusieurs jours. Enfin, j'atteignis un petit bois, et, sous un arbre, je trouvai un soldat mourant.

— Un soldat mourant? répéta le capitaine en levant les épaules.

— Mourant, oui certes, car le malheureux est mort à présent.

— Qui était-ce donc?

— Le sergent Fessenden de Fort Rattle, répondit vivement le jeune voyageur.

— Bon. Nous le connaissons, et nous savons

qu'il allait seul assez souvent dans le pays. Mais continue!

— Il m'informa qu'il avait reçu un coup de fusil par derrière: un ancien éclaireur du fort, qu'il considérait comme son ami, avait tiré sur lui d'une embuscade. Son fidèle cheval l'avait encore porté à quelques milles plus loin; mais, à bout de force, le malheureux avait fini par tomber de sa selle. Son assassin avait suivi sa trace, et il survint juste au moment où je m'entretenais avec le blessé... Comme Brad Dixon voulait achever sa victime et la menaçait de la scalper encore vivante, je m'élançai, et un combat s'engagea entre lui et moi. Bientôt après, le sergent mourut, j'enterrai les deux corps, et je me remis en chemin pour Fort Rattle, où j'informerais de ces événements le colonel Carr, le commandant de cette place.

— Le conte est assez bien tourné. Mais tu n'arriveras jamais au fort.

— Vous n'oserez pas me retenir? s'écria le jeune homme.

— Bah! ne crie pas si fort. Nous sommes des régulateurs, et nous ne faisons pas grandes cérémonies avec un voleur de chevaux.

— Régulateurs! riposta Sherman, les yeux étincelants; et que réglez-vous donc? C'est un mot nouveau pour dire «brigands», n'est-ce pas?

Le capitaine se redressa, et, l'air froid et cruel:

— Blanc-bec, dit-il, nous sommes un corps de police régulier, constitué pour rechercher le gibier de potence de ton espèce et le traiter comme il le mérite. Tu sais maintenant ce qui t'attend.

— Vous n'oserez pas m'assassiner. Menez-moi au fort; je présenterai mes explications au colonel Carr ou à Buffalo Bill.

— Je te promets bien que nous t'en empêcherons! grommela le capitaine parmi les rires moqueurs de ses hommes. Le Diable emporte Buffalo Bill! ce n'est pas un ami pour nous.

— Il sait probablement quels tristes sires vous êtes? répliqua froidement Sherman.

— Fais plutôt ta prière, jeune drôle; cela vaudra beaucoup mieux pour toi que d'insulter d'honnêtes gens!

— Vous voulez donc réellement m'assassiner?...

— Non, nous voulons te pendre, comme un assassin et un voleur de chevaux pris sur le fait.

— Vous n'avez pas le droit de me tuer sans jugement, dit le jeune homme, pâle, mais résolu.

— Gredin, tu as déjà subi l'interrogatoire, et maintenant je te condamne à mort au nom de l'Oncle Sam, s'écria le desperado. Si le sergent Fessenden t'a

chargé d'un message quelconque, tu peux nous le communiquer; il ne saurait être remis en de plus fidèles mains! ajouta-t-il d'un ton mielleux.

— Je le crois! répliqua l'adolescent, toisant son interlocuteur d'un regard de mépris. Le sergent Fessenden m'a chargé d'informer de sa mort le colonel Carr et de lui porter sa chaîne et sa montre avec quelques autres objets.

— Et tu portes sur toi ce butin?

— Cela va de soi, puisque je me rends au fort.

— Fort bien. Il pourra être intéressant de fouiller les poches de ton honnête cadavre, grommela le desperado. Allons, camarades, dit-il en se tournant vers ses compagnons, jetez-lui un lasso autour du corps, liez-lui les mains et pendez-le à cet arbre là-bas.

Là-dessus, le capitaine montra d'un geste indifférent un arbre qui s'étendait non loin de là ses puissants rameaux.

Avec la rapidité de l'éclair, les hommes jetèrent un lasso sur l'adolescent, qui se sentit aussitôt les bras immobilisés par le nœud coulant. En même temps, un autre lasso s'enroulait autour de son cou, et il était violemment arraché de sa selle.

Soudain, un cavalier sortit au galop des épaisses buissons d'alentour, un revolver à chaque main.

— Si vous osez faire le moindre mal à cet enfant, vous aurez affaire à moi! cria le nouvel arrivant d'une voix tonnante.

Comme frappés de la foudre, les Régulateurs s'arrêtèrent et s'écrièrent d'une seule voix, secoués d'un frisson de terreur:

Buffalo Bill!

Buffalo Bill Sauveur.

Le chef des éclaireurs avait surgi tout à coup comme une apparition surnaturelle.

Sur son cheval rapide, il s'était frayé un chemin à travers les fourrés de pins dont les aiguilles, couvrant le sol d'un épais tapis, amortissaient complètement le bruit des sabots.

Aussi les Régulateurs ne s'aperçurent-ils de sa venue que lorsqu'il fut, pour ainsi dire, au milieu d'eux.

L'éclaireur toisait les bandits d'un regard fier et méprisant qui leur faisait comprendre qu'il n'hésiterait pas à livrer combat s'il le fallait, malgré la supériorité écrasante de leur nombre.

Le jeune homme, qui avait déjà dit adieu à la vie, regardait avec de grands yeux ce sauveur, dont la mine fière et virile surpassait toutes les représentations héroïques que Sherman s'en était faites.

Les Régulateurs restaient irrésolus. Ils n'osaient plus apparemment mettre à exécution la sentence qu'ils avaient portée.

Ils avaient lâché le lasso passé au cou de Sherman Canfield.

Intéressés, ils regardaient leur capitaine comme s'ils attendaient son intervention.

Mais le desperado semblait avoir perdu l'usage de la parole, car, après une courte pause, ce fut Buffalo Bill qui, retenant son cheval fumant, cria au bandit :

— Holà, Dapney Dunn, que signifie encore cette nouvelle iniquité ?

— Nous étions à la poursuite des voleurs de chevaux ; nous en avons pris un, et nous allons le pendre, Buffalo Bill, répondit le capitaine d'une voix mal assurée.

— C'est cet enfant que vous voulez pendre ? reprit le chef des éclaireurs.

— Il est homme assez pour voler les chevaux ; I a, d'ailleurs, mis à mal notre compagnon Brad Dixon.

— Qu'est-ce à dire ? demanda Buffalo Bill, surpris.

— Il a tué Brad Dixon, repartit le capitaine.

— Réellement, il a fait cela ?... Brave jeune homme, il a dû se trouver dans la nécessité de se défendre et ne pouvoir échapper autrement à la mort. D'ailleurs, il lui aurait été difficile de délivrer le monde d'un plus dangereux coquin.

Un murmure mal contenu s'éleva de la troupe des Régulateurs, et leur porte-parole s'écria :

— Que voulez-vous dire, Buffalo Bill ? Accuserez-vous notre camarade mort d'avoir été un brigand ou un assassin ?

— Je parle de cet homme comme il le mérite, sachez-le bien, Dunn... J'ai chassé Dixon des rangs de mes éclaireurs parce que j'ai découvert en lui un voleur et un desperado. Certes, il a trouvé à Overland City quelques dignes frères, qui ont tenté de le faire paraître blanc comme neige. Il a été votre ami... C'est assez fâcheux pour vous : qui se ressemble s'assemble ! En tout cas, mon opinion est que le jeune homme que voici, s'il a réellement tué Brad Dixon, a très bien agi.

— Damnation ! encore une fois, Chef, vous levez le nez trop effrontément et vous avez le verbe trop haut ! s'exclama le capitaine, piqué au vif.

« Le pays pourrait devenir dangereux pour vous. Si vous ne décampez pas, le Diable vous emportera dans votre pean, comptez-y !

— Mais certainement ; nous ne sommes pas des imbéciles, pour nous laisser traiter ainsi... On devrait lui montrer une bonne fois comment nous savons pendre un homme, s'écrièrent alors les autres en s'interrogeant mutuellement du regard.

Buffalo Bill eut un bref et dur éclat de rire. Sans honorer les brigands d'un regard, il se tourna vers le jeune prisonnier et lui dit :

— Ami, racontez-moi comment vous vous êtes rencontré avec ce Brad Dixon, et comment il se fait que vous montez Rex, le cheval préféré du sergent Fessenden ?

En même temps, Buffalo Bill s'était avancé vers l'adolescent et avait rapidement tranché les deux lasso.

Avec un soupir de soulagement, Sherman étendit ses membres ; puis, regardant loyalement dans les yeux l'éclaireur, il commença son récit :

— Je vais vous raconter exactement mon histoire, comme je l'ai déjà exposée à ces hommes, qui se vantent d'être des Régulateurs.

— Ce sont, en effet, les Régulateurs d'Overland City ; mais ils forment une bande curieuse, qui poursuit le plus souvent l'innocence et très rarement le crime. Le colonel Carr a résolu de retirer à ces hypocrites gredins des fonctions dont ils mésusent, dit l'éclaireur avec son rire méprisant.

— Nous retirer nos fonctions ! Prenez garde qu'autrement nous ne vous relevions des vôtres ! fit le capitaine d'un ton menaçant.

— Dites-moi sans crainte ce que vous avez à me dire, jeune homme, reprit Buffalo Bill, sans s'inquiéter le moins du monde de l'effronterie du gredin.

Sherman, honnêtement, simplement, avec l'accent profond de la vérité, raconta au chef des éclaireurs tout ce que le lecteur connaît déjà.

Il lui relata aussi, mais à voix basse, ce que le sergent lui avait confié en mourant.

— C'est bien, mon jeune et courageux ami, reprit Buffalo Bill lorsque Sherman eut terminé. Vous avez accompli une bonne œuvre en débarrassant la terre de ce Brad Dixon, et vous m'avez épargné la peine de le faire moi-même. Certes, la mort du sergent Fessenden me va droit au cœur, et la nouvelle de ce malheur plongera dans la tristesse toute la garnison du fort... C'était un homme noble et courageux, et le colonel Carr vous tiendra compte d'être intervenu pour lui et de lui avoir rendu la mort moins pénible.

« Ce chemin vous conduira droit au fort. Continuez votre route avec Rex. Ces hommes-ci réclament le cheval de leur camarade mort; attachez donc vos bagages sur votre propre selle et rendez l'animal à ces drôles.

— Certainement, nous aurons sa peau! grommela le capitaine.

— Tenez votre langue en bride, Dunn, ou je remets votre sort entre les mains du colonel Carr, répliqua ironiquement le chef des éclaireurs. Je me trouvais justement sur la route d'Overland City, lorsqu'un heureux hasard m'a fait tomber sur votre piste, et j'ai flairé de loin que vous étiez en train d'accomplir un de vos actes d'héroïsme. Grâce à Dieu, je suis arrivé à temps.

— Je dois aussi remercier le Ciel! s'écria le jeune homme, ému, en serrant les mains du célèbre éclaireur; car, sans votre intervention, ces misérables m'auraient pendu sans pitié.

— Eh bien! leur rôle usurpé de gardiens de la sécurité publique est terminé; je porte un ordre spécial du commandant du fort, qui doit être publié et affiché à Overland City et autres lieux. Et, puisque nous nous rencontrons si bien à point, Dunn, ajouta Buffalo Bill avec un sourire railleur et en regardant de côté le capitaine, je veux vous en remettre un exemplaire... Il sera peut-être de nature à vous empêcher de poursuivre le cours de vos exploits.

En disant cela, l'éclaireur tendait au capitaine un placard, que celui-ci ne prit qu'en hésitant et à contre-cœur.

Pendant toute cette scène, les Régulateurs étaient restés irrésolus, entourant Buffalo Bill comme une bande de lous qui a bonne envie de mordre et de dévorer, mais qui n'osa pas attaquer en face un adversaire redoutable.

Il n'était pas douteux qu'en cas de lutte l'héroïsme de l'éclaireur ne dût céder devant le nombre de ses ennemis; mais il était non moins certain que, dans un tel combat, quelques-uns d'entre eux auraient mordu la poussière, et nul ne pouvait se vanter d'en échapper sûrement.

Mais ce n'était pas tout! Buffalo Bill était chef des éclaireurs à Fort Rattle, et une attaque contre lui était une véritable révolte contre le Gouvernement; elle entraînerait indubitablement la condamnation à mort et la pendaison de ceux qui s'en seraient rendus coupables.

Les Régulateurs n'étaient pas friands de courir un tel risque. Ils s'étaient constitués d'eux-mêmes et sans autorisation régulière les gardiens de la sécurité publique pour commettre leurs brigandages sans

danger, et ils n'étaient pas disposés à se mettre de gaieté de cœur le noed coulant des gibets du fort autour du cou. C'est pourquoi, lorsque Buffalo Bill invita tranquillement le jeune homme à reprendre son chemin vers Fort Rattle, aucun des bandits n'osa élever de protestation sérieuse.

Ils se bornèrent à quelques murmures de mécontentement, et encore pas très haut, car ils n'étaient pas du tout certains que quelques-uns des vaillants éclaireurs du Roi de la Prairie ne fussent pas dans le voisinage.

Naturellement, Shierman Canfield considérait avec admiration cet homme intrépide, qui tenait tête à onze gaillards armés jusqu'aux dents comme à une bande de gamins.

Il comprenait maintenant les histoires qu'il avait entendu raconter le soir, autour des feux de campement, et qu'il avait parfois considérées comme fabuleuses, sur l'héroïsme du chef des éclaireurs, dont la gloire était devenue proverbiale dans le Far-West.

Cependant, le capitaine Dunn avait déposé sur la selle de Buffalo Bill le placard que celui-ci lui avait remis et disait en maugréant:

— Gardez cette sottise, je n'en ai que faire.

— Comme il vous plaira. Je vais donc vous en lire le contenu... Il vous est permis, Dunn, d'être en froid avec le noble art des lettres! déclara Buffalo Bill en souriant.

Là-dessus, l'éclaireur déploya la proclamation et la lut à haute voix:

« Considérant que des hommes de mauvaise réputation se sont réunis en bande et ont pris illégalement le nom de « Régulateurs d'Overland City », et qu'en réalité ils ont commis un grand nombre de méfaits et d'attentats contre les habitants inoffensifs et honnêtes de cette contrée, tandis qu'ils ont épargné les véritables criminels; j'ordonne à ces hommes, au nom de la loi et des pouvoirs à moi conférés, de dissoudre leur association et de laisser le soin d'assurer la sécurité du pays aux autorités militaires et administratives qui en ont spécialement la charge, et qui ont été expressément désignées à cet effet par le Gouvernement. Au cas où ces soi-disant Régulateurs se refuseraient à exécuter mes ordres formels et continueraient à exercer leur office illégal, je donnerais des ordres pour qu'ils fussent considérés comme des bandits et des voleurs de grand chemin. Ils seraient alors traités selon les formes de la loi, arrêtés et traduits en Conseil de guerre, pour être condamnés à la pendaison. »

Ayant terminé sa lecture, le chef des éclaireurs abaissa la feuille qu'il tenait sous ses yeux et pro-

mena un regard froid et sévère sur les onze hommes.

— Dunn, vous avez bien compris, vous et vos camarades, l'ordre du colonel Carr, commandant du fort? Cet ordre est spécialement dirigé contre vous et contre votre bande, et maintenant que je vous en ai donné connaissance, vous ne serez plus admis à faire valoir aucune excuse pour vos actes illégaux et criminels. En conséquence, si votre peau vous est chère, vous obéirez immédiatement.

— Nous tiendrons d'abord une réunion publique à Overland City. Nous discuterons la question de savoir si votre colonel a un droit quelconque de s'ériger en maître et de nous donner des ordres!

— Faites comme il vous plaira. Pour vous, moi ami Sherman, poursuivez en paix votre route vers le fort et faites votre déclaration au colonel Carr. Dès ce soir, je serai de retour, et nous pourrions vous entretenir plus longuement.

Le jeune homme, le cœur débordant de reconnaissance, fit rapidement ses préparatifs. Il détacha le cheval de Dixon du sien pour le laisser aux Régulateurs; puis, après avoir échangé avec le chef des éclaireurs une cordiale poignée de main, il s'éloigna.

— Gardez-vous, Dunn et consorts, de toucher seulement un cheveu de la tête de ce jeune homme! dit Buffalo Bill.

L'éclaireur demeura auprès des bandits jusqu'à ce que le jeune cavalier eût disparu dans le lointain, puis il éperonna son cheval pour continuer sa route dans la direction opposée.

Comme dans un songe, Sherman Canfield, tout joyeux d'avoir recouvré la liberté, suivait le sentier qui devait le conduire à Fort Rattle.

— J'ai sans doute entendu raconter beaucoup d'actes d'héroïsme accomplis par cet homme célèbre, murmurait en lui-même; mais la façon dont il a traité cette bande de coquins dépasse tout ce que j'avais pu imaginer. Le sergent avait bien raison de dire que Buffalo Bill est l'homme le plus brave et le plus généreux de toute l'Amérique. Je lui dois la vie; s'il n'était pas intervenu au dernier moment, mon corps serait ce soir la proie des loups de la Prairie. Je ne l'oublierai jamais, et, si je peux lui rendre ce qu'il m'a fait, je n'y manquerai pas, dût-il m'en coûter la vie!

«Si je ne me trompe, ces gredins font partie de la même bande de brigands qui a assassiné mon pauvre camarade Nick Buckley. Par bonheur, ces drôles ne m'avaient pas encore fouillé, et j'ai sauvé de leurs griffes les papiers du pauvre sergent, ainsi que ses objets de valeur.

Telles étaient les pensées qui traversaient le cerveau du courageux adolescent, tandis qu'il poursuivait son chemin.

Sherman arriva devant une rivière, et, voulant faire boire son cheval, il entra dans le gué et l'arrêta au milieu.

Mais, tandis qu'il se tenait ainsi dans l'eau, il aperçut trois cavaliers qui venaient à sa rencontre par le sentier.

Ces hommes étaient masqués.

— A ce qu'il me semble, je suis encore une fois en danger, et, cette fois, je ne puis plus compter sur un Buffalo Bill pour me sauver! murmura en pâlisant le jeune homme.

Il se retourna et vit avec stupeur qu'il était également suivi par d'autres cavaliers masqués. Ceux-ci étaient également au nombre de trois.

Était-ce encore des Régulateurs?

Sherman l'ignorait; il savait seulement que les gredins auxquels il avait eu affaire la première fois étaient à pied.

Ceux-ci, à cheval et masqués, portaient de longues blouses noires sur leurs vêtements, évidemment afin de se rendre méconnaissables. Ils ne paraissaient donc pas faire partie de la même bande, ni opérer de la même façon.

Sherman était, nous l'avons dit, au milieu de la rivière; non loin de lui, un énorme bloc de rocher se dressait à quelques pieds au-dessus des eaux rapides.

Ce qui tourmentait surtout le jeune homme, c'était le sort du dépôt que le sergent lui avait confié. C'était un hasard qu'il ne fût pas tombé aux mains des Régulateurs, et le jeune Sherman avait assez d'expérience pour savoir que le même hasard ne se produirait guère deux fois coup sur coup.

Une idée ingénieuse lui traversa l'esprit. S'il parvenait à la mettre à exécution, elle était de nature à sauver de la misère la famille du malheureux sergent.

Il fit rapidement un paquet des papiers du mort et de ses objets de valeur en y joignant ses armes; il le ficela solidement et enveloppa le tout dans un morceau de toile imperméable.

Il se disait:

— Les revolvers rendent le paquet assez lourd pour l'entraîner au fond de la rivière et l'y maintenir. Si j'échappe à la mort, je reviendrai le chercher un jour ou l'autre.

«Dans tous les cas, le trésor du sergent ne tombera pas dans les mains de mes meurtriers.

Sans être vu des cavaliers masqués, qui s'approchaient par les deux rives, Sherman plongea avec précaution le paquet dans l'eau, à un endroit où il avait remarqué une arête saillante du rocher qui indiquait d'une façon précise l'endroit où il l'immergerait et le lui ferait sûrement reconnaître.

Comme la rivière roulait beaucoup de limon, il était presque impossible de distinguer nettement ce paquet, qui ne semblait pas autre chose qu'une pierre, parmi celles qui jonchaient le lit du cours d'eau.

Sherman était convaincu que les brigands n'avaient pu voir ce qu'il faisait, ni d'un côté de la rivière, ni de l'autre.

Alors, il poussa son cheval en avant pour gagner la rive en se demandant avec angoisse ce qui allait arriver.

L'un des hommes masqués qui le suivaient cria rudement derrière lui :

— Holà, camarade ! ne fais pas un pas de plus, ou nous t'enverrons une balle pour te montrer le bon chemin.

— Merci ! je le connais, répliqua Sherman.

Et il essaya de continuer sa route.

Mais les hommes l'apostrophèrent de nouveau sur les deux rives, et il fut bien forcé de s'arrêter.

Ses agresseurs lui ordonnèrent de repasser sur le bord qu'il venait de quitter.

— Mais je me rends au fort ! s'écria le jeune homme.

— Reviens toujours ! Nous avons un petit compte à régler avec toi.

Comme Sherman hésitait encore, un des bandits tira son revolver, et une balle siffla à ses oreilles.

Convaincu qu'il lui était impossible de résister, il fit faire demi-tour à son cheval et repassa la rivière.

— Approche, camarade ! Nous voulons seulement causer un peu avec toi, lui crièrent les hommes.

— Mais que me voulez-vous ?

— Tu l'apprendras plus tard... Sleyback, tu l'emmèneras avec toi dès que nous nous serons assurés de sa personne... Pour nous, nous continuerons notre chemin, et nous ferons notre rapport. C'est bien compris ?

— Parfaitement, répondit l'homme masqué qu'on appelait Sleyback. Mais attachez-le solidement, car le gaillard m'a tout l'air d'être un jeune loup prompt à mordre.

— Tu pourrais bien avoir raison ; le drôle me paraît dangereux.

Là-dessus, l'un des hommes jeta autour de Sherman un lasso qui lui lia les bras au corps. Un

second lasso le lia à son cheval, avant même que la bête eût atteint la rive.

— Que voulez-vous faire de moi ? répétait Sherman, le visage pâle et les dents serrées.

— Cela dépend de toi.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?... Qu'exigez-vous de moi ?

— Ferme le bec jusqu'à ce qu'on t'interroge.

Il dut obéir bon gré, mal gré, car au même moment un bâillon lui fut appliqué sur la bouche, de telle sorte qu'il ne pouvait pas faire entendre le moindre murmure.

Alors, les hommes se concertèrent à voix basse.

Enfin, ils reprirent ensemble le chemin que Sherman venait de suivre, tous étant passés sur la même rive. Mais ils laissèrent au bord de l'eau le prisonnier et son gardien, Sleyback.

Sans penser au danger que courait encore sa vie, l'intépide enfant ressentait une immense joie à la pensée qu'il avait réussi à dissimuler le paquet précieux au fond de la rivière et à le dérober ainsi à la rapacité de ses agresseurs.

Buffalo Bill à l'Œuvre.

Naturellement, le chef des éclaireurs était persuadé que les Régulateurs, avertis par lui, n'oseraient pas entreprendre une nouvelle agression contre le jeune voyageur en faveur duquel il était intervenu si à propos.

En un temps de galop, il parcourut les vingt milles qui le séparaient encore du camp de mineurs connu sous le nom d'Overland City.

Cet établissement était un de ces campements provisoires de chercheurs d'or dont beaucoup ont disparu, et dont plusieurs sont devenus des villes florissantes.

Perdu dans la montagne, il était un centre pour une douzaine de grands établissements de colons et autant de petites fermes isolées de moindre importance.

Le camp lui-même, la « Cité », comme on disait, se composait de boutiques et d'auberges, qui s'étendaient sur un assez vaste espace. Il contenait aussi un ouvrage en terre assez primitif, sorte de fort où les colons se réfugiaient en cas de danger pressant,

en particulier lorsque les Indiens, toujours turbulents, entraient dans le sentier de la guerre.

Toute la colonie, avec ses boutiques, ses forges et ses autres ateliers, ses tavernes, son église et son école, était placée sous l'autorité de Fort Rattle, situé à environ vingt milles de là.

Il y avait peut-être en tout six cents âmes à Overland City; mais les pâturages contenaient plusieurs milliers de têtes de bétail et assez de chevaux pour exciter la convoitise des Peaux-Rouges pillards, ainsi que des brigands de race blanche, encore plus dangereux.

La garnison du fort était perpétuellement occupée à protéger les colons et leurs biens contre des surprises désagréables.

Il va de soi que le relâchement des mœurs et le mépris des lois étaient extrêmes dans une population mêlée et si loin des milieux civilisés.

La vie humaine ne comptait pour ainsi dire pas, et les vols de chevaux ou de bétail étaient à l'ordre du jour.

Il s'était rassemblé là un grand nombre d'aventuriers de la pire espèce, et, avec l'audace qui donne si souvent aux coquins la supériorité sur les honnêtes gens, c'étaient justement ces individus de sac et de corde qui s'étaient associés pour constituer, sous le nom de « Régulateurs d'Overland City », une troupe de gardes civiques, ou Vigilants, lesquels veillaient surtout à s'assurer le monopole du pillage et de l'exploitation des vrais travailleurs et des bons citoyens.

Dans ces conditions, on ne s'étonnera pas qu'une telle compagnie n'eût fait qu'augmenter l'insécurité du pays.

Les plaintes avaient succédé aux plaintes, si bien qu'à la fin les autorités du fort s'étaient émues et avaient acquis la certitude des méfaits de ces prétendus Régulateurs.

Sous prétexte d'assurer l'ordre, ils étaient, en réalité, beaucoup plus dangereux que les bandes de brigands rouges et blancs qu'ils prétendaient anéantir.

Buffalo Bill, ayant recueilli les plaintes et les témoignages de la population paisible, avait fait contre cette bande de malfaiteurs un rapport dont la lecture avait décidé le vaillant commandant de Fort Rattle à mettre fin à leurs tristes exploits. Personne, il est vrai, dans le pays, n'avait pu, ou voulu, apporter contre les Régulateurs la preuve matérielle d'un crime; mais il était certain qu'on les redoutait plus que les brigands de profession, qu'on les considérait comme des desperados capables de tout, et qu'on les croyait affiliés aux bandits qui, chaque

fois que se présentait une occasion favorable, descendaient de leurs repaires dans la montagne, pour détrousser les diligences ou piller les colons.

Ces raisons avaient paru suffisantes au colonel Carr pour prendre la décision que nous avons dite. Il avait rédigé une proclamation et chargé Buffalo Bill de la faire afficher dans tous les endroits fréquentés d'Overland City et des environs.

C'est ainsi que le chef des éclaireurs avait pu arracher aux Régulateurs une nouvelle et innocente victime; après quoi, il avait poursuivi son chemin.

Un peu plus loin, il s'arrêta au croisement de deux sentiers et y afficha une des proclamations sur un arbre.

Il fit des haltes semblables aux premières cabanes du camp, puis devant les tavernes, les « saloons », les tripots et les boutiques d'Overland City.

Bientôt, il y eut des affiches dans tous les coins, et le Roi de la Prairie put voir les habitants se rassembler pour les lire. Lorsqu'ils eurent pris connaissance de l'avis, un grand nombre d'entre eux vinrent entourer l'éclaireur, lui serrant les mains et lui témoignant leur reconnaissance:

— Nous vous remercions de votre protection, Buffalo Bill, disaient-ils. Nous n'oublierons pas votre courageuse intervention!

Sa mission remplie, Buffalo Bill fit faire demi-tour à son cheval et traversa en sens inverse le camp de mineurs pour regagner Fort Rattle par un autre chemin.

Il rencontra sur sa route des Régulateurs isolés qui regagnaient leurs quartiers, la mine sombre.

Le chef des éclaireurs galopa sans arrêt jusqu'au fort, et le soleil était à peine couché depuis une heure lorsqu'il se présenta au quartier général.

Fort Rattle occupait, au point de vue militaire, une situation idéale. Il était construit sur une hauteur entre deux cours d'eau, et la presque île ainsi formée renfermait de grands et fertiles pâturages, où l'on pouvait entretenir en sécurité des quantités innombrables de chevaux et de bœufs.

Une forte palissade s'élevait le long des rives et défendait les prés contre toute surprise, tandis que, derrière le fort, des rochers se dressaient verticalement vers le ciel et rendaient, autant que la sagesse humaine en pouvait juger, la place imprenable de ce côté-là.

Une nombreuse garnison, sous le commandement du colonel Carr, défendait le fort.

Une batterie d'artillerie légère, un régiment de cavalerie et six compagnies d'infanterie montée, plus

trente éclaireurs, étaient réunis en ce point pour la garde et la protection du pays, — en tout environ six cents hommes, auxquels on pouvait ajouter, en cas de nécessité, une forte réserve organisée par le colonel en dehors des murs et composée de chercheurs d'or et de colons.

Buffalo Bill avait été invité à souper par le colonel Carr, qui le traitait en ami, et, à la fin du repas, en fumant un cigare, le grand éclaireur rendit compte en détail de sa mission.

— Comme je vous l'ai dit, Colonel, la proclamation a produit parmi ces drôles l'effet d'une bombe. Ils menaçaient de rassembler la population et de discuter publiquement la question de savoir si la loi vous donne le droit d'intervenir. Je les ai, d'ailleurs, surpris en train de commettre un nouveau forfait, que j'ai pu empêcher grâce à Dieu, comme vous l'a déjà raconté sans doute le vaillant jeune homme.

— De quel jeune homme parlez-vous, Cody? demanda le colonel Carr, surpris.

— Mais de ce pauvre garçon que les Régulateurs voulaient pendre. J'ai pu le délivrer à temps, et je l'ai envoyé au fort, afin qu'il vous fasse part de la chose immédiatement.

— Ce jeune homme ne s'est pas présenté devant moi, Cody.

— Il n'a pourtant pas pu entrer au fort sans que vous en ayez été informé, dit le chef des éclaireurs, dont l'étonnement allait croissant.

— On ne m'a informé de l'arrivée de personne, déclara le colonel.

Il appela le sous-officier de service et l'envoya interroger l'officier de garde.

Quelques minutes plus tard, le sergent revint et déclara que personne n'était venu au fort dans la journée.

— Comment expliquez-vous cela, Cody? demanda le colonel Carr en hochant la tête.

— Hum! la seule hypothèse admissible est qu'il se sera égaré en chemin... Pourtant, cela me paraît très douteux; il n'avait pas l'air d'un novice, et je lui ai donné des renseignements si précis qu'il ne lui était guère possible de se tromper.

— Il faut pourtant qu'il se soit égaré. Où l'avez-vous rencontré?

— Au Cañon des Coyotes, Colonel.

— Et il était tombé entre les mains des Régulateurs d'Overland City?

— Oui, Colonel.

— Alors ils l'auront repris, c'est clair!

— J'en doute, car, à mon arrivée au camp, j'ai trouvé la plupart de ces drôles. Je leur avais, du

reste, lu votre ordre, et je les avais avertis tout particulièrement de ne plus porter la main sur ce jeune voyageur.

— On reconnaît bien là votre courage et votre générosité, Cody. Je serais surpris, en effet, que les gaillards eussent osé désobéir à vos ordres. Mais alors, que peut-être devenu votre jeune protégé?

— Je veux espérer qu'il ne lui est pas arrivé malheur, et qu'il s'est seulement égaré.

— Comment s'appelle-t-il?

— Il s'appelle Sherman Canfield, et il est originaire d'Omaha. Il est venu dans le Far-West avec quelques chercheurs d'or, parmi lesquels un ami d'enfance, il y a de cela deux ans environ; mais, au lieu de l'or qu'ils espéraient, les malheureux ont eu à subir toutes sortes de misères. Outre lui, il ne reste plus de sa troupe que trois hommes, qui se trouvent à plus de cent milles d'ici, dans un camp mal défendu, blessés et attendant les secours que leur camarade est allé chercher. D'après ses déclarations, il s'est offert spontanément à eux pour venir jusqu'au fort, et je dois avouer que son récit m'a paru tout à fait digne de foi.

La-dessus, le chef des éclaireurs raconta à son supérieur la triste fin du sergent Fessenden, comme le jeune homme la lui avait racontée lui-même.

Le colonel Carr était visiblement très ému. Il parcourait la pièce de long en large à grands pas.

À la fin, il s'arrêta devant l'éclaireur et, le visage assombri:

— Pauvre Fessenden! dit-il; c'était un homme vaillant, instruit, bien élevé. Je n'ai jamais pu comprendre comment il avait pris la résolution de s'engager parmi nous comme simple soldat. Je suis profondément troublé d'apprendre son horrible fin. Pourtant, je dois avouer que les courses fréquentes qu'il entreprenait seul dans le désert ne me plaisaient pas, et ces tristes événements montrent que mes craintes n'étaient que trop fondées!

— Je peux vous révéler le secret de sa vie, Colonel, car il m'est connu. Fessenden, comme vous l'avez justement fait remarquer, était un gentleman accompli. Il était, de sa profession, ingénieur des mines, et il cherchait un filon d'or.

«Je présume, quoique je n'en sois pas sûr, que ses recherches ont été tout à fait vaines, conclut le chef des éclaireurs.

— Cody, il nous faut, en tout cas, retrouver ce jeune homme, déclara le colonel Carr résolument.

— Sans doute; et, s'il a été assassiné, nous le vengerons, dit énergiquement Buffalo Bill.

— Si je vous ai bien compris, il a tué ces desperado pour défendre contre ses cruautés le pauvre Fessenden mourant?

— En effet. Il est resté ensuite auprès du malheureux jusqu'à ce que celui-ci eût rendu le dernier soupir, et il m'a fait comprendre, par un signe des yeux, qu'il avait sur lui les papiers du sergent et ses objets précieux. Il ne pouvait, naturellement, me le dire à haute voix, en présence des Régulateurs.

— Ces drôles voulaient le pendre réellement? reprit le colonel avec emportement.

— Certes, ils lui avaient déjà passé la corde au cou.

— Mais comment ces gredins osaient-ils commettre un tel forfait?

— Sherman emmenait le cheval de Dixon, et les Régulateurs l'accusaient non seulement d'être un voleur de chevaux, mais encore d'avoir assassiné leur compagnon.

— Je tiens pour digne de foi le récit de ce jeune homme; mais pourtant, nous connaissions bien, l'un et l'autre, ce Dixon, et je n'arrive pas à comprendre comment un adolescent, presque un enfant, a pu venir à bout de ce desperado robuste et adroit.

— Peut-être, Colonel! Je ne peux que vous répéter ce que Sherman m'a raconté. Mais je suis certain que, si vous l'entendiez, vous le croiriez, comme je l'ai fait.

— Lorsque le sergent eut rendu le dernier soupir, ce Sherman Canfield s'empressa-t-il de prendre le chemin du fort?

— Non. Il enterra d'abord les deux cadavres, il passa la nuit dans le bois, et il se mit en route le matin sur le cheval du sergent.

— Mille tonnerres! s'écria le colonel, plein d'admiration. Ce jeune homme doit avoir une forte dose d'énergie; il y a beaucoup d'hommes qui n'en auraient pas fait autant.

— Il m'a l'air, en effet, d'être fortement trompé, Colonel.

— Mais, par le Ciel, qu'allons-nous faire?

— Je vais prendre une douzaine de mes éclaireurs et passer la nuit au Cañon des Coyotes. Demain matin, nous nous lancerons à la recherche du disparu. Il sera facile, en partant de ce point, de retrouver ses traces... ou celles de ceux qui l'ont empêché de continuer son chemin!

— Croyez-vous qu'il soit tombé entre les mains de quelques mauvais drôles? demanda le colonel.

Buffalo Bill hochà la tête d'un air pensif, puis il répliqua:

— C'est très possible. Comme vous le savez vous-même, nous ne sommes pas complètement débarrassés des brigands!

— En effet; vous avez malheureusement trop raison. Nous avons encore affaire à ces bandits masqués qui se donnent le nom prétentieux de «Vautours de l'Or». C'est vraiment une bande infernale, qu'il faudra détruire définitivement, et le plus vite possible.

— Vous pensez combien je brûle de débarrasser la terre de cette engeance! Mais ce sont des bandits habiles, qui savent cacher leurs mouvements et envelopper leurs manœuvres ténébreuses du plus grand secret. Ils sont un peu plus difficiles à poursuivre que des Peaux-Rouges sur le sentier de la guerre.

— Eh bien! Cody, faites pour le mieux. Tâchez de retrouver le pauvre jeune homme. Je suis très inquiet sur son sort.

— Je pense que nous n'aurons pas trop de peine à y réussir, dit l'éclaireur, qui s'était levé; étant donné surtout qu'il a le cheval du sergent, dont le sabot laisse une trace bien connue de moi.

— Espérons que le pauvre garçon est encore en vie! J'avoue franchement, Cody, que je ne suis pas tranquille, et je voudrais vous adjoindre quelques cavaliers, qui m'apporteraient dès demain des nouvelles touchant les premiers résultats de vos recherches.

Buffalo Bill tomba tout de suite d'accord avec son chef sur ce point. Il prit congé du colonel et se rendit à ses propres quartiers, où il fit appeler immédiatement un certain nombre de ses meilleurs éclaireurs.

Bientôt, sa chambre fut remplie d'hommes dont aucun n'avait moins de six pieds. C'étaient tous des gaillards d'une force herculéenne, aux traits énergiques, et sur le courage et la hardiesse desquels on pouvait compter.

Buffalo Bill leur avait fait acquiescer à tous la sûreté de coup d'œil nécessaire aux hommes qui ont tous les jours à combattre les Indiens.

Ils savaient user de ruse comme le plus maître Peau-Rouge; c'étaient d'infatigables et infailibles chercheurs de pistes, des tireurs de premier ordre, de merveilleux cavaliers.

Ils étaient tous habillés de peau de daim des pieds à la tête, et les armes qu'ils portaient dans leur ceinture présentaient les traces d'un fréquent usage.

En peu de mots, le chef des éclaireurs expliqua à ces hommes la raison pour laquelle il les réunissait.

Silencieusement, mais avec une émotion visible, ces hommes rudes regardaient leur chef, et la rage se peignit sur leurs traits hâlés par le soleil, lorsqu'ils entendirent raconter le meurtre perfide du sergent.

Une admiration non dissimulée les empoigna quand Buffalo Bill leur dit le courage avec lequel le jeune Sherman avait puni l'infâme Dixon.

Rapidement, Buffalo Bill choisit, parmi les volontaires, les éclaireurs qui devaient l'accompagner; puis, se tournant vers l'un d'eux, il dit:

— Jack, tu prendras avec toi une partie des hommes ainsi que deux forts chevaux de bât. Vous vous rendez cette nuit au pied du Pic de l'Aigle. De là, vous pourrez suivre, dès qu'il fera jour, les traces du jeune homme. Vous irez ainsi jusqu'à un petit bois près d'une source. Vous y trouverez deux tombes. Souvenez-vous que vous devez relever les traces de deux chevaux ferrés.

«Prenez avec vous quelques couvertures. Vous y enveloppez le cadavre du pauvre sergent pour le ramener au fort. Vous pourrez aussi ouvrir l'autre tombe pour vous convaincre que son silencieux habitant est réellement Dixon.

«Naturellement, vous laisserez ce drôle dans la Prairie. Ensuite, vous viendrez me rejoindre au Cañon des Coyotes. Je vous y attendrai avec une civière et une ambulance qui ramènera au fort le corps du malheureux Fessenden.

Une demi-heure plus tard, la troupe était déjà prête à partir.

Les Recherches.

Le jour commençait à poindre. Les éclaireurs, à l'exception de la petite troupe commandée par Jack, qui s'était dirigée vers le Pic de l'Aigle, ou Eagle Peak, se trouvaient au Cañon des Coyotes.

Aux premières lueurs de l'aube, Buffalo Bill et ses fidèles éclaireurs se mirent en selle pour commencer leurs recherches.

Bien que les traces de sabots fussent très nombreuses, il ne fut pas difficile aux regards exercés des scouts de relever çà et là une empreinte provenant du cheval du sergent.

Buffalo Bill avait indiqué à ses hommes l'endroit où se trouvait Sherman lorsqu'il l'avait perdu de vue.

C'est à partir de ce point que les recherches commencèrent réellement, et elles furent poursuivies sans relâche jusqu'à ce qu'on eût atteint la rive du cours d'eau.

Alors, on découvrit d'autres pistes, non loin de là, qui semblaient venir de la montagne pour tomber dans le sentier principal. Elles provenaient de trois chevaux non ferrés.

De l'autre côté de la rivière, on releva trois autres pistes qui suivaient le bord du cours d'eau et conduisaient au gué.

Ici, les éclaireurs eurent beau chercher pendant des heures, il leur fut impossible de découvrir la moindre trace du cheval de Fessenden.

— Le jeune homme a atteint la rivière, mais il ne l'a pas traversée, déclara le célèbre éclaireur lorsque ses hommes furent l'un après l'autre revenus lui faire part de leur insuccès.

«Il faut suivre cette trace singulière formée par la réunion des deux groupes de cavaliers venus des deux côtés de la rivière. Ils doivent être six, et pourtant on ne retrouve que cinq pistes. En tout cas, elles ne proviennent certainement pas des Régulateurs, car je les ai tous vus à Overland City. Il s'agit de savoir de qui sont ces traces, et où peuvent avoir passé le jeune homme et son cheval. Les ont-ils tués et jetés dans la rivière? ou se sont-ils emparés du cavalier et de sa monture, à qui ils auront fait remonter ou descendre le courant, de façon à ne pas laisser de trace?... Vous allez suivre la piste principale, excepté trois d'entre vous qui exploreront la rivière avec moi. Cette nuit, nous camperons ici, au cas où nous ne recevrons du fort aucune nouvelle de nature à nous rassurer sur le sort du jeune Sherman Canfield.

Les éclaireurs se mirent aussitôt en devoir d'exécuter l'ordre qui leur avait été donné, tandis que les trois hommes choisis pour demeurer avec Buffalo Bill mettaient, ainsi que lui, leurs chevaux à l'eau et se répartissaient de telle sorte que chaque rive était suivie par l'un d'eux en montant et en descendant.

Ils avaient pour mission de rechercher si une piste récente sortait de la rivière en quelque endroit. Buffalo Bill ne pouvait admettre qu'il n'y eût plus que cinq traces de chevaux se dirigeant vers la montagne, lorsqu'on avait découvert sur chaque rive la piste de trois chevaux aboutissant au cours d'eau, sans compter celle du jeune homme. Il aurait dû y avoir une

piste de sept chevaux partant de ce point, et il ne fallait pas être un grand logicien pour déduire de ces particularités que Sherman avait été conduit par un des bandits vers une de leurs cachettes en suivant le lit de la rivière.

Buffalo Bill remontait le fil de l'eau, examinant de son regard chercheur alternativement le fond et la rive. Sans se laisser rebuter par la difficulté de la marche le long de berges rocheuses et déchiquetées, il allait lentement, et rien ne lui échappait.

Enfin, il atteignit un point où un mince ruisseau se jetait dans la rivière. Là, il arrêta son cheval.

Soigneusement, il examina le fond sablonneux du ruisseau, qui, par places, était à peine recouvert par une eau limpide.

Il s'engagea dans ce ruisseau et arrêta de nouveau son cheval un instant après.

Son infatigable patience était récompensée. Il venait de remarquer un signe si peu apparent que seul, un scout de la valeur du Roi de la Prairie pouvait l'apercevoir et ne point passer sans y prendre garde.

Buffalo Bill avait observé le long de la rive, à certains endroits, quelques touffes d'herbes arrachées et à moitié tombées dans l'eau.

— Cela provient d'un cheval qui remontait le courant en marchant tout près du bord, se dit Buffalo Bill.

En effet, un peu plus loin, il découvrit des traces récentes laissées distinctement dans la terre molle de la rive.

— Je suis sur la bonne piste ! s'écria joyeusement le chef des éclaireurs.

Il se dressa sur ses étriers et fit signe au scout qui se trouvait le plus rapproché de lui de le rejoindre.

Celui-ci était un de ses meilleurs élèves. Il s'appela Ben. En quelques minutes, il fut près de son chef.

Les deux hommes remontèrent ensemble le ruisseau, et, au bout de quelques milles, ils atteignirent un petit coin de prairie presque entièrement caché sous une roche surplombante.

Dans ce pré, se trouvaient deux chevaux attachés par de longs lasso et qui paissaient tranquillement.

Solles et harnachements étaient pendus non loin de là à un arbre, mais on ne découvrait pas la moindre trace des cavaliers.

Un des chevaux, — Buffalo Bill le reconnut aussitôt, — n'était autre que Rex, l'étalon du sergent mort.

L'autre était un cheval moins bon, mais pourtant bien au-dessus de la moyenne.

Les deux éclaireurs recherchèrent minutieusement un indice quelconque de la présence des cavaliers, qui devaient être, pensaient-ils, Sherman Canfield et son gardien.

Mais leurs efforts restèrent vains ; ils ne purent rien découvrir.

Buffalo Bill, le front soucieux, médita un instant, puis il dit :

— Ecoute, Ben ; il est certain que mon jeune ami a été conduit ici par quelqu'un qui le garde ; et, puisque nous trouvons les chevaux, c'est qu'il y a un camp ou une retraite quelconque tout près d'ici.

— C'est aussi ce qu'il me semble, approuva Ben.

— Dans tous les cas, ce ne sont pas les Régulateurs qui se sont emparés du jeune homme, poursuivit le Roi de la Prairie, pensif.

— C'est certain ! Les gaillards n'ont pas d'ailes pour voler, et, du moment que vous les avez vus à Overland City, Chef, ils sont étrangers à l'affaire qui nous occupe.

— Les choses se sont passées ainsi. Ils ont laissé partir Sherman sans l'inquiéter. Celui-ci a continué son chemin vers le fort, mais il a été pris entre deux petites troupes de Vautours de l'Or masqués. Car il n'y a que ces bandits qui aient pu le faire prisonnier.

— Vous avez raison, Chef. Il est certain que ces satanés drôles se trouvent là-dessous.

« L'un des bandits s'est chargé d'amener ici le captif, garrotté et sans défense, tandis que les cinq autres suivaient un chemin différent. C'est pourquoi les six pistes de chevaux se sont subitement réduites à cinq, et c'est pourquoi aussi nous avons entièrement perdu la trace de Rex.

— Il s'agit maintenant de faire le guet et de nous emparer des premiers individus qui viendront chercher les chevaux ; il ne nous reste pas autre chose à faire.

— Naturellement, Chef, nous allons leur tendre une bonne embuscade, répartit Ben.

— C'est cela, Ben. Je vais monter la garde ici, et tu retourneras au gué. Tu amèneras les autres hommes s'ils n'ont rien de plus important à faire. En tout cas, tu reviendras ici avec Jack pour me donner un coup de main.

— Tout de suite, Chef.

— Laissez vos chevaux à un demi-mille d'ici et venez à pied. Prenez bien garde aussi de ne pas vous faire voir. Moi, je vais me poster à l'abri de ce bloc de rocher, derrière lequel s'élèvent une de

mi-douzaine de cèdres. Si les bandits venaient rechercher leurs chevaux avant que tu fusses de retour, tu apprendras sans doute du nouveau. Dans le cas contraire, nous resterons ici jusqu'à ce que nous ayons pu prendre les bandits.

« Il se peut, il est vrai, que nous les manquions ; car, s'ils ont éventé notre approche, ils se sont peut-être résolus à abandonner leurs chevaux plutôt que de nous rencontrer. S'il en est ainsi, nous verrons alors ce que nous aurons à faire. Tiens-toi bien sur tes gardes, en tout cas, et ne va pas tomber toi-même dans une embuscade... N'oublie pas non plus d'apporter assez de vivres, car je n'ai aucune envie de passer ici plusieurs jours peut-être au pain sec et à l'eau.

« Tu peux emmener mon cheval. Cela fera croire aux bandits, s'ils nous ont déjà vus, que nous sommes repartis tous les deux, et ils oseront mieux sortir de leur retraite.

— Vous pouvez vous en rapporter à moi, Chef ! vous ne manquerez de rien, assura le fidèle Ben.

L'éclaireur partit rapidement en promettant de revenir aussitôt et laissa Buffalo Bill seul dans le petit pâturage.

La pensée qu'il pourrait avoir affaire, dans une minute, à un nombre écrasant d'ennemis, inquiétait peu le chef des éclaireurs.

Il était bien abrité, il avait sa bonne carabine à répétition, et sa ceinture d'armes était bien garnie. Il était tout à fait d'humeur à combattre le Diable en personne, s'il le fallait.

Une fois qu'il eut soigneusement choisi sa position, il étendit sa couverture de laine sur la terre et se coucha sous les cèdres touffus dont le feuillage le cachait entièrement à tous les yeux, tandis que lui-même pouvait promener sans obstacle ses regards partout à la ronde et, avant tout, surveiller constamment les deux chevaux qui paissaient à cinquante pieds de lui environ.

Il resta là étendu, avec la patience d'un Indien, attendant ce qui allait survenir.

L'éclaireur Ben s'était hâté de retourner à l'endroit où étaient restés son cheval et celui de son chef ; il s'était remis en selle et avait descendu le fil de l'eau, en tenant le cheval de Buffalo Bill par la bride.

Il atteignit bientôt le confluent du ruisseau et de la rivière, puis le gué.

Il y trouva ses deux camarades qui l'attendaient.

Bientôt après, les autres éclaireurs les rejoignirent et déclarèrent que la piste des cinq cavaliers s'enfonçait dans la montagne en décrivant des zigzags.

Ils l'avaient suivie jusqu'en un point où passait la route postale d'Overland City. En cet endroit, les traces, mêlées à beaucoup d'autres, devenaient indistinctes.

— Nous avons fait, d'ailleurs, un métier de dupes, car les gredins ne se sont écartés de la route que pour nous égarer, déclara Jack. Je suis curieux de savoir si notre chef a mieux réussi !

Un Ennemi masqué.

Derrière son rocher, le chef des éclaireurs réfléchissait, tout en surveillant les deux chevaux et les abords du pré.

Que Sherman Canfield eût été fait prisonnier et fût encore en vie, c'est ce que Buffalo Bill tenait pour assuré. Il lui semblait aussi évident que le gardien et son prisonnier ne pouvaient se trouver bien loin, puisqu'ils étaient partis à pied.

Le pâturage où brouaient les deux bêtes formait le point de départ d'une gorge profonde et était entouré de hautes roches escarpées, impraticables pour un cheval.

Mais des hommes pouvaient se risquer à tenter l'ascension, et, en tout cas, le prisonnier et son gardien avaient pu suivre le sentier qui serpentait le long de la montagne.

Si donc il y avait un repaire de bandits dans le voisinage, les difficultés du terrain en interdisaient l'accès aux chevaux.

D'un autre côté, comme les Vautours de l'Or étaient constamment montés, il fallait qu'ils eussent une autre retraite pour leurs chevaux.

Buffalo Bill était donc persuadé que le gardien, dès qu'il aurait mis son prisonnier en sûreté, reviendrait prendre les deux chevaux pour les conduire dans cette retraite.

Cette conviction lui donnait la patience nécessaire pour prolonger son embuscade.

L'après-midi était déjà avancée, et le soleil projetait obliquement l'ombre des rochers sur la Prairie, lorsque Buffalo Bill, portant ses regards sur les hauteurs environnantes, vit un homme qui s'avancait.

Celui-ci se montra au-dessus des rochers, se pencha avec précaution sur le bord pour regarder les chevaux paissant au fond de la gorge et disparut.

De temps à autre, sa tête réapparaissait dans une autre direction, pour disparaître de nouveau instantanément.

— Il descend ici pour prendre les chevaux, murmura à part lui le chef des éclaireurs. Il me semble bien qu'il porte un masque noir sur le visage, quoique je l'aie vu de trop loin pour en être sûr. Mais qu'à cela ne tienne! J'aurai vite fait de lui arracher ce masque, pour avoir la clé du mystère.

Ce disant, l'éclaireur se prépara au combat qu'il prévoyait. Encore une fois, il s'assura que son fusil et ses revolvers étaient bien chargés, et il redoubla de vigilance.

Il se passa plus d'une demi-heure avant que l'homme apparût en bas dans le pré. Il s'avancait avec précaution, longeant la muraille de rochers.

Arrivé au petit ruisseau, il le franchit d'un bond et s'approcha vivement des chevaux.

Il avait un fusil à l'épaule, et sa ceinture était hérissée d'armes.

Il alla d'abord au cheval des bandits, le débarrassa du lasso qui le retenait au piquet et le mena vers l'arbre aux branches duquel étaient accrochées la selle et la bride.

Il se mit à le harnacher, et il serrait la sangle de la selle, lorsqu'il entendit à quelque distance une voix profonde lui crier :

— Holà, camarade, si nous faisons un peu mieux connaissance l'un avec l'autre?

Poussant un cri d'effroi, l'homme masqué bondit en selle et mit son cheval au galop, tandis que, derrière lui, tonnait la voix puissante du chef des éclaireurs :

— Halte, ou je vous jette à bas!

En guise de réponse, le bandit se retourna et fit feu de son revolver sur l'éclaireur, qui s'était découvert.

Dans la même seconde, Buffalo Bill, le tireur incomparable qui ne manquait jamais son coup, épaulait son fusil et tirait.

Le cheval du fugitif s'affaissa au milieu de son élan, et le bandit, passant par-dessus la tête de l'animal, roula sur le sol. Mais il se releva aussitôt et chercha un abri derrière le corps du cheval tué.

Soudainement, lorsqu'il voulut épauler son fusil, il s'aperçut que l'arme s'était brisée en deux morceaux dans sa chute.

Avec un abominable juron, le bandit jeta son fusil et braqua son revolver.

— Rendez-vous, et je vous ferai grâce de la vieille Buffalo Bill.

Au lieu de répondre, le desperado fit feu, et sa balle érafla l'épaule de l'éclaireur.

Le Roi de la Prairie riposta instantanément.

Il avait visé l'arçon de la selle derrière lequel se montrait le visage masqué du bandit, espérant que les éclats de bois l'aveugleraient, et que, de cette manière, il tomberait vivant entre ses mains.

Les éclats volèrent bien au visage du desperado, mais ses yeux, protégés par le masque, restèrent indemnes, et une nouvelle balle siffla aux oreilles de l'éclaireur en lui frôlant les cheveux.

Pourtant, il essaya encore d'épargner la vie de son adversaire.

Avec une adresse incomparable, il fit en sorte de paralyser le bras du desperado.

La balle déchira les chairs, mais sans briser l'os. Surmontant sa douleur avec une énergie farouche, le bandit fit feu une troisième fois en criant avec rage :

— Je te connais, Buffalo Bill! Il y va de ta vie ou de la mienne.

— Eh bien donc! qu'il y aille de ta vie! s'écria Buffalo Bill.

Il se précipitait déjà sur son adversaire blessé; mais, s'arrêtant au milieu de sa course, il épaula son fusil et, visant à peine, frappa le bandit en plein crâne.

Lorsque Buffalo Bill s'approcha du mort, il le trouva étendu tout de son long sur le dos, les doigts encore crispés sur la crosse de son revolver.

L'éclaireur enleva le masque taché de sang et découvrit un visage hâlé, barbu, qui le regardait de ses yeux fixes.

Au milieu du front, on voyait un petit trou sanglant.

Les traits vulgaires et antipathiques du desperado étaient contractés dans une expression de haine. Vêtu comme les coureurs de la Prairie, il portait, outre sa ceinture d'armes, une espèce de bourse de cuir dans laquelle se trouvaient de la monnaie d'or et d'argent et des billets de banque, ainsi que des montres et d'autres objets de valeur.

A son sombrero était assujettie une épingle d'or, dont la tête était une pièce de vingt dollars.

C'était le signe de reconnaissance des Vautours de l'Or.

— Ma balle a débarrassé le monde d'un être nuisible. Ce drôle était un de ces monstres à face humaine qui se plaisent à répandre le sang, murmura Buffalo Bill en retirant du sombrero l'épingle d'or.

Il ajouta :

— C'est dommage, pourtant, que j'aie été obligé de le tuer! J'aurais beaucoup mieux aimé le réserver à la potence; d'autant plus que cela m'aurait permis, auparavant, de m'entretenir un peu avec lui.

Il resta pensif un moment. La réflexion l'eût bientôt convaincu que, pour l'instant, il n'aurait personne autre à combattre.

Les bandits attendaient sûrement le retour de leur compagnon et ne se mettraient à sa recherche que si son absence leur paraissait se prolonger démesurément.

Le chef des éclaireurs conduisit donc le cheval du sergent au ruisseau et le fit boire. Puis il le remit au piquet dans un autre endroit du pâturage.

Alors, il alla jusqu'au pied des rochers, à l'endroit où il avait vu descendre le bandit, pour examiner s'il ne lui serait pas possible de relever ses traces.

Mais, bien qu'il s'y efforçât pendant plus d'une heure, il ne parvint pas à découvrir la moindre empreinte sur la roche lisse.

L'obscurité qui tombait l'empêcha de poursuivre ses recherches. Il revint à son abri pour y attendre ses deux éclaireurs.

Il faisait nuit depuis une demi-heure lorsque Ben et Jack arrivèrent auprès de leur chef.

Celui-ci les informa en quelques mots de ce qui s'était passé en leur absence, et il ajouta :

— Nous allons placer le cadavre du cheval de façon que l'animal ait l'air de dormir, et nous ramènerons le cheval du sergent à l'endroit où il était d'abord attaché. Pour vous, vous demeurerez cachés ici, guettant si l'un ou l'autre des Vautours de l'Or ne vient pas à la recherche de son compagnon. Dans le cas où l'un des bandits se montrerait, faites tout votre possible pour le prendre vivant.

« Attendez deux jours, et, si vous ne voyez rien, revenez au gué.

« Maintenant, nous allons porter le cadavre du bandit dans le bois là-bas et l'y pendre !

Les trois hommes s'empressèrent d'exécuter les ordres de leur chef.

Avec son aide, ils pendirent le cadavre du Vautour de l'Or à une branche d'arbre dans le bois.

Ils firent traîner le cheval mort du bandit par le cheval du sergent jusqu'à l'endroit voulu, et ils lui donnèrent une attitude telle que, même de près, on l'aurait pu croire endormi.

Lorsque ces préparatifs furent terminés, et que le petit coin de prairie eut repris un aspect tranquille, comme si jamais il n'avait été le théâtre d'une tragédie sanglante, Buffalo Bill se rendit au lieu où ses deux éclaireurs avaient laissé leurs chevaux, et il reprit avec ces animaux le chemin du gué.

La nuit était très avancée lorsque Buffalo Bill atteignit le camp de ses fidèles scouts

Comme d'habitude, il fut accueilli par ces derniers, qui le regardaient comme un modèle et comme le chef idéal, avec de grandes démonstrations de joie.

Leur jubilation s'accrut encore quand Buffalo Bill leur eut fait le récit de sa rencontre avec le Vautour de l'Or.

A l'aube, le petit détachement qui avait été envoyé à la recherche du corps du malheureux sergent rejoignit le campement.

Les hommes avaient fait diligence et avaient trouvé l'ambulance au Cañon des Coyotes, de sorte que le corps de la victime avait été tout de suite placé dans un cercueil et emporté au fort.

Buffalo Bill, considérant qu'il était inutile de rester plus longtemps inactif au bord de la rivière, résolut de se rendre avec ses éclaireurs au lieu que lui avait indiqué Sherman Canfield, où devaient se trouver les trois malheureux chercheurs d'or.

Ces gens blessés, privés de toutes provisions, s'ils avaient pu attendre jusque-là, étaient certainement dans une angoisse terrible. Peut-être arriverait-on encore à temps !

Funèbre Découverte.

La première nuit, la troupe de Buffalo Bill s'arrêta dans le petit bois où le pauvre Sherman Canfield avait rencontré le sergent blessé à mort et soutenu son terrible combat contre Brad Dixon.

Mais, dès que le jour parut, on se remit en selle et on reprit le galop à travers la Prairie, pour atteindre aussi vite que possible le campement des malheureux chercheurs d'or.

Buffalo Bill connaissait la contrée mieux que personne, et la description du jeune homme lui avait suffi pour comprendre exactement où se trouvaient les abandonnés.

Il lui avait donc été possible de prendre une route relativement courte, au lieu de suivre la piste très sinueuse laissée par Sherman.

Les éclaireurs, qui emmenaient avec eux un cheval de bât chargé d'abondantes provisions, galopèrent presque en ligne droite vers leur but.

Une heure avant le coucher du soleil, Buffalo Bill arrêta sa petite troupe et dit en montrant une piste :

— Voici une piste qui doit provenir des chercheurs d'or ; elle remonte à une semaine à peine, et on peut voir distinctement que l'herbe est éraflée par places,

comme par une civière sur laquelle on transporte les blessés.

Les éclaireurs descendirent de cheval et suivirent à pied la piste pendant plus d'un mille en l'examinant avec grand soin.

Ils se convainquirent que c'était bien ce qu'ils cherchaient.

Cette piste était formée par les traces de neuf poneys, dont aucun n'était ferré.

Elle se dirigeait vers une chaîne de collines, non loin de là.

Les éclaireurs allaient au galop, Buffalo Bill en tête.

Ils espéraient, en faisant diligence, atteindre le camp des malheureux chercheurs d'or avant la tombée de la nuit.

Au bout de quelques milles, ils durent traverser un cours d'eau, et ils constatèrent bientôt que la piste qu'ils suivaient remontait la rive d'un petit ruisseau, au fond d'une gorge rocheuse.

À l'entrée de cette gorge, le chef fit une nouvelle découverte.

Il releva les traces d'un poney qui s'éloignait de la piste principale. Ces traces étaient plus récentes que les autres.

Le regard pénétrant de Buffalo Bill remarqua en même temps que l'empreinte des sabots de ce poney se retrouvait dans la première piste, où elle se montrait aussi ancienne que celles des autres chevaux.

— Nous sommes dans le bon chemin, dit-il. Cette trace isolée a été évidemment laissée par le jeune homme quand il s'est mis en route pour aller chercher du secours.

« Nous allons sûrement trouver les hommes dans le haut de la gorge.

Mais, comme la petite troupe continuait d'avancer au galop, elle rencontra une autre piste qui croisait celle qu'on avait d'abord découverte.

Ces nouvelles traces venaient de l'un des côtés de la gorge et avaient été produites par une douzaine de poneys non ferrés.

— Mes amis, déclara Buffalo Bill, ceci me paraît bien suspect. Je crains fort que ce ne soient les traces d'une troupe d'Indiens. Nous allons trouver nos gens assiégés, à moins qu'ils ne soient déjà devenus la proie des bandits rouges!

Au bout d'un mille, on aperçut la fumée d'un feu de campement qui montait du haut de la gorge. On découvrit bientôt que cette fumée provenait de quelques gros morceaux de bois où le feu couvait encore.

Mais le camp lui-même ne présentait aucun signe de vie.

En revanche, il renfermait des morts. Les uns sur les autres gisaient les trois malheureux chercheurs d'or, assassinés et scalpés....

L'arrivée des cavaliers mit en fuite toute une bande de coyotes, qui s'éloignèrent en glapissant.

— Camarades, voici les malheureux que nous cherchons, dit Buffalo Bill en se découvrant.

— Ils ont été assassinés par des Indiens, Chef.

— Sans doute hier, ou la nuit d'avant

— Ils ont succombé sous le nombre.

— Pauvres gens, ils étaient déjà décharnés comme des squelettes; ils ne pouvaient guère se défendre, blessés et à demi morts de faim!

— Non, mes amis, reprit le chef des éclaireurs; les traces de balles sur les arbres et sur les rochers montrent qu'ils ont fait une résistance désespérée.

— En effet; mais finalement les Peaux-Rouges les ont tués et scalpés. Puis les misérables se sont emparés des vêtements, des armes, de tout ce que ces pauvres gens avaient encore, les laissant nus et le crâne sanglant, en proie aux bêtes de la Prairie.

— Camperons-nous ici cette nuit, Chef?

La mine sombre, Buffalo Bill considérait les cadavres.

Après avoir prononcé une courte prière, il remit son chapeau, et les autres éclaireurs l'imitèrent.

— Oui, nous passerons la nuit ici. Enveloppez les corps dans des couvertures, nous leur rendrons ensuite les derniers devoirs. Vous, Luke, vous allez redescendre la gorge, et à quelques centaines de mètres d'ici, vous vous mettez en sentinelle... Ce n'est que par précaution et pour le principe; car je ne crois pas qu'il reste un seul de ces Peaux-Rouges aux environs.

L'activité commença à régner dans le camp. Luke gagna le poste qu'on venait de lui indiquer; deux éclaireurs attachèrent les chevaux, deux autres préparèrent un grand feu, et le reste ensevelit les trois cadavres.

Avant que ceux-ci fussent définitivement livrés à la terre, le chef des éclaireurs examina encore chacun d'eux avec la plus grande attention.

Il cherchait un signe quelconque qui pût le mettre sur la voie des criminels.

Lorsque les victimes reposèrent à l'ombre des rochers, les vivants reprirent leurs droits.

La rude chevauchée de la journée avait affamé les hommes, et le chef des éclaireurs donna l'exemple en faisant amplement honneur au gros morceau de venaison cuit à point devant la flamme du feu de bivouac.

Cependant, Buffalo Bill n'engagea pas la conversation, comme il aimait à le faire d'ordinaire, et le repas du soir eut lieu dans un silence absolu.

Après ce repas, Luke fut relevé, et l'on désigna les sentinelles qui devaient se remplacer pendant la nuit.

Buffalo Bill s'enveloppa de bonne heure dans sa couverture; mais le sommeil, cette nuit-là, ne voulut pas le visiter.

Le chef ne pouvait détacher sa pensée du triste sort des chercheurs d'or.

Le lendemain matin après le déjeuner, Buffalo Bill, s'adressant à ses éclaireurs, leur dit :

— Mes amis, j'ai de bonnes raisons pour croire que ce sanglant forfait n'a pas été commis par des Peaux-Rouges. Suivez les traces et tâchez de les déterminer avec soin. Vous avez le temps de le faire, car nous ne partirons d'ici que vers midi.

Toute la matinée fut employée à d'actives recherches.

Vers midi, les hommes revinrent au camp l'un après l'autre et firent leur rapport, que le chef écouta attentivement.

A la fin, il dit :

— Vos observations confirment mon opinion. Les assassins sont venus ici sur des poneys indiens non ferrés, pour faire croire qu'il s'agissait d'une bande de Peaux-Rouges en expédition. Or, les tribus de Peaux-Rouges qui habitent de ce côté dans la montagne ne disposent que d'un très petit nombre d'armes à feu. Elles n'ont guère que des arcs et des flèches... et nous n'avons pas trouvé une seule flèche. Nous n'avons pas davantage relevé la trace d'un moccasin, tandis que nous rencontrons de nombreuses empreintes de bottes à semelle garnie de clous.

« Les blessures des trois victimes ont été, sans exception, faites par des balles de revolver, et, malgré le mauvais état des cadavres, si déchirés qu'ils fussent par les coyotes, il m'a été possible de relever des taches de poudre sur les vêtements et sur la peau, signe certain que les coups ont été tirés de très près. Chacun des corps présente au moins une demi-douzaine de blessures, dont une seule aurait suffi à donner la mort... Les Indiens ne dépensent pas leurs munitions avec tant de prodigalité, car ils savent qu'ils auront beaucoup de peine à les renouveler.

— Vous êtes dans le vrai, Chef, s'écria Luke. Le crime a été commis par des Visages-Pâles, et ceux-ci n'ont scalpé leurs victimes que pour faire croire qu'il s'agissait de Peaux-Rouges sur le sentier de la guerre,

— J'ai encore une autre preuve, poursuivit Buffalo Bill en montrant une épingle d'or dont la tête était formée par une pièce de vingt dollars. J'ai trouvé cette épingle ce matin dans une fente de rocher. Elle a dû être perdue par un des bandits, et vous savez fort bien que les Vautours de l'Or portent cet insigne à leur chapeau... J'ai, d'ailleurs, une autre de ces épingles, que j'ai prise à la coiffure du bandit que j'ai tué, dans le lieu où j'ai retrouvé le cheval du sergent.

Plus les hommes réfléchissaient, plus il leur semblait évident que l'horrible forfait ne pouvait avoir été commis par d'autres que par les Vautours de l'Or.

Bien plus, il paraissait de plus en plus probable que les bandits n'étaient venus ici que dans le but exprès d'assassiner les trois chercheurs d'or blessés, dont ils devaient avoir appris la présence à cet endroit.

Comme Sherman Canfield l'avait raconté, les Peaux-Rouges avaient bien poursuivi les malheureux jusqu'à l'entrée de la gorge, mais ils n'avaient pas osé les attaquer dans cette position.

Lorsque le jeune homme les y laissa pour entreprendre son expédition, il n'y avait pas d'Indiens aux environs, et ce ne fut qu'à une assez grande distance de là qu'il avait rencontré ceux qui lui avaient tué son cheval.

On pouvait se demander comment les Vautours de l'Or avaient appris la retraite de ces trois chercheurs d'or en détresse.

Buffalo Bill connaissait l'intelligence de ses hommes; il avait souvent reçu d'eux de précieux avis. Aussi leur raconta-t-il tout ce que Sherman Canfield lui avait dit, en y ajoutant tout ce qu'il savait sur le compte de jeune garçon.

Il obtint de son récit le résultat qu'il en attendait. Les éclaireurs se mirent à échanger un véritable feu roulant d'observations et de déductions.

— Chef, déclara enfin Ernest, un des plus anciens de la troupe, il me vient une idée. Ce que Sherman Canfield vous a raconté, les Régulateurs l'ont entendu également de sa bouche. Ils ont dû en causer à Overland City. Il y a sûrement dans ce camp de mineurs des hommes affiliés aux Vautours de l'Or, qui ont pu les mettre au courant et leur inspirer l'envie de tomber sur ces malheureux pour les achever et les dépouiller.

— Cela me paraît très admissible, Ernest, approuva le chef des éclaireurs, d'autant plus que, selon toute probabilité, les misérables ont pu croire que, contrairement aux dires du jeune homme, celui-ci et

ses compagnons avaient déjà gagné beaucoup d'argent et avaient sur eux de grosses sommes.

— C'est aussi mon avis, Chef.

— Nous allons donc suivre les traces des Bandits, et nous les poursuivrons jusqu'aux portes de l'enfer, pour les y pousser définitivement. C'est le repaire qui leur convient! s'écria Buffalo Bill résolument.

— Parfaitement, Chef. Vous êtes le docteur; vous n'avez qu'à prescrire la médecine, et nous nous chargerons de l'administrer aux Vautours de l'Or! s'écria Luke, parmi les rires approbateurs de ses compagnons.

Pour toute réponse, le chef des éclaireurs tapa sur la crosse de son fusil.

Une demi-heure plus tard, la petite troupe était déjà en chemin, Buffalo Bill en tête.

Mais, cette fois, les éclaireurs suivaient une piste beaucoup plus distincte que celle qu'ils avaient suivie en venant.

Il fut bientôt manifeste que les bandits avaient emmené avec eux les chevaux de leurs victimes.

Dès que la piste eut abandonné la région montagneuse, elle fit un détour, revint vers la montagne et bientôt piqua en ligne droite sur les territoires indiens.

Ce fait ébranla fortement la conviction des éclaireurs. Les hommes commençaient à se regarder d'un air interrogateur, se demandant si l'opinion de leur chef, d'après laquelle les Vautours de l'Or seraient les auteurs de l'assassinat, n'était pas une erreur.

Buffalo Bill éprouva lui-même un doute semblable; mais il n'en laissa rien paraître, et il continua la poursuite de mille en mille, sans se décourager.

Ses hommes étaient de plus en plus convaincus que les Peaux-Rouges étaient les véritables coupables, et une inquiétude croissante les envahissait, car ils constataient que le chef s'approchait dangereusement des établissements indiens.

Soudain, Buffalo Bill tourna sur la droite.

Il gardait un silence impénétrable. Mais, du lieu où l'on se trouvait, on pouvait voir des traces d'Indiens qui se dirigeaient vers leur village, tandis que la piste fraîche que l'on n'avait jamais abandonnée s'inclinait toujours plus vers la droite en décrivant une grande courbe.

Si réellement il s'agissait de Peaux-Rouges, ceux-ci, pour une raison ou pour une autre, avaient donc évité au dernier moment de rentrer chez eux.

L'étonnement des éclaireurs s'accrut encore lorsqu'il devint évident que la piste suivie regagnait par un grand arc de cercle son point de départ.

Quelques milles plus loin, les scouts se reprochaient d'avoir douté secrètement de l'infailibilité du chef, car ils voyaient bien maintenant que la piste des bandits les ramenait à Overland City.

Enfin, Buffalo Bill s'arrêta et invita ses éclaireurs à établir leur camp. Puis il dit d'un ton détaché:

— Les gaillards ont simplement essayé de nous tromper par une feinte habile et prolongée. Ils se sont risqués jusqu'au voisinage des établissements indiens, parce que c'était la meilleure manière d'induire en erreur ceux qui pourraient les poursuivre. Mais je pense que les gredins n'ont fait croire à aucun de nous qu'il s'agissait réellement de Peaux-Rouges?

Il remarqua en souriant l'air embarrassé de ses scouts. En hommes d'honneur qu'ils étaient, ils ne voulaient pas mentir, et pourtant il leur répugnait d'avouer à leur chef qu'ils avaient tous été trompés par la ruse des bandits.

La petite troupe était encore trop près des villages indiens pour qu'on pût allumer du feu.

Aussi fallut-il se contenter d'un repas frugal, composé d'aliments froids, et passer la nuit dans l'obscurité, en doublant naturellement les sentinelles.

Aucun événement ne troubla pourtant le sommeil des hommes, et les premiers rayons du jour les trouvèrent prêts à partir et à continuer la poursuite.

La piste se dirigeait maintenant en droite ligne vers Overland City.

Lorsqu'enfin les éclaireurs eurent atteint la place d'un campement abandonné, il ne leur resta plus aucun doute sur le genre de criminels qu'ils poursuivaient.

— Les gaillards sont en avance sur nous de deux nuits et d'un jour, mais nous sommes sûrs d'être sur la bonne voie, fit remarquer Buffalo Bill en souriant. Ce ne sont pas des Peaux-Rouges qui ont campé ici; ce sont des Visages-Pâles.

Là-dessus, le chef des éclaireurs montra, de sa main droite étendue, différents indices où chacun des hommes était capable de lire comme dans un livre ouvert.

On voyait sur le sol des empreintes de fourdes fottes; les chevaux n'avaient pas été attachés à la mode indienne; il n'y avait eu qu'un seul grand feu de dressé, tandis que les Peaux-Rouges ont coutume d'en faire plusieurs petits, etc.

Peu avant la tombée de la nuit, les éclaireurs atteignirent la route postale d'Overland City.

Celle-ci était couverte d'innombrables traces qui se croisaient en tous sens, et, naturellement, il devenait impossible d'y démêler les empreintes de sabots qu'on avait suivies jusque-là.

C'était aussi en cet endroit que les éclaireurs envoyés d'abord par Buffalo Bill avaient perdu les traces des cinq chevaux.

— La chose est assez simple, remarqua le chef des éclaireurs en haussant les épaules; la piste mène à Overland City, et c'est là qu'elle se termine. C'est là que nous trouverons les assassins des malheureux chercheurs d'or... et, comme ils ne peuvent pas supposer que nous avons déjoué leur ruse, nous arriverons encore à temps pour les prendre au gîte. Je vais me rendre personnellement à Overland City et essayer de savoir si, pendant ces derniers jours, une troupe montée autre que celle des Régulateurs est sortie de la ville.

— Ne vaudrait-il pas mieux, Chef, nous laisser vous accompagner?

— Non, non... Je préfère aller seul. La proclamation du commandant du fort a certainement causé un vif mécontentement, et votre apparition pourrait être le signal d'une révolte que je ferai mon possible pour éviter. En ce qui me concerne, je tâcherai de ne me laisser entraîner à aucune querelle; je ne me défendrai que si je m'y vois forcé, et dame! dans ce cas, je ne sais pas ce que je ferai.

«Pour vous, vous irez jusqu'à la rivière, et vous camperez sur le bord. Demain, je vous rejoindrai, et nous reprendrons ensemble le chemin de Fort Rattle. J'espère que Ben et Jack auront pu, dans l'intervalle, apprendre quelque chose sur le sort du jeune Sherman.

Là-dessus, Buffalo Bill prit congé de ses fidèles éclaireurs et se hâta de gagner Overland City.

Il y connaissait un grand nombre de gens, mais il n'y possédait pas un seul ami auquel il pût réellement accorder sa confiance.

Cette circonstance l'obligeait à une grande prudence et rendait sa mission doublement difficile.

En entrant à Overland City, la première chose que Buffalo Bill constata fut que les affiches portant l'ordre du colonel avaient été partout lacérées et arrachées.

Il prit, d'ailleurs, peu de souci de cette manifestation de mécontentement; l'essentiel était que tous les habitants de la colonie eussent pris connaissance de la proclamation, et c'était évidemment ce qui avait eu lieu.

Comme il s'approchait du «saloon» principal de la localité, il aperçut une troupe d'hommes rassemblés à la porte, et l'un d'eux cria:

— Ah, ah! voici Buffalo Bill! il vient demander qui a lacéré les affiches!

— Sottise! répondit l'éclaireur d'un ton insou-

cient. Que m'importe cet enfantillage? L'ordre a été porté légalement à la connaissance de la population. Celui qui ne s'y conformera pas aura à en supporter les conséquences.

— Eh bien! c'est moi qui me suis chargé d'arracher ces lambeaux de papier! s'écria l'homme d'un air provocant. Puisque l'armée ne peut nous protéger, il faut bien que nous prenions en main le soin de notre propre défense. Et, par conséquent, les Régulateurs resteront à leur poste, après comme avant. Mettez-vous bien cela dans la cervelle!

— C'est votre opinion, n'est-ce pas? demanda Buffalo Bill, ironique.

— Ce n'est pas seulement la mienne; vous vous en convaincrez bientôt.

— Bon! je ne suis pas le commandant... Allez trouver le colonel Carr et dites-lui le cas que vous faites de ses ordres!

— Oh, oh! nous ne sommes pas si sots; il l'apprendra bien tout seul. C'est d'ailleurs votre affaire! cria le desperado, moqueur.

— Vous savez, en tout cas, ce que le colonel Carr ordonne dans sa proclamation, hein?

— Certes.

— Et vous refusez d'obéir à cet ordre?

— Cela va de soi. Je fais partie des Régulateurs, et je voudrais bien savoir qui m'empêcherait de remplir mon devoir?

— Fort bien! Si l'envie vous démange d'épouser la fille du cordier, continuez dans cette voie... Écoutez pourtant un conseil: vous apprendrez à vos dépens que le colonel Carr est tout à fait homme à vous traiter, vous et vos compagnons, comme de simples brigands de grand chemin.

— Est-ce une menace? cria le desperado en posant la main sur la crosse de son revolver. Prenez garde, Buffalo Bill! je ne le supporterai pas de vous!

Mais l'éclaireur se contenta de rire en faisant de la main un geste indifférent.

— Oui, oui, vous pouvez rire!... Si nos droits sont foulés aux pieds par les soldats, nous ne reculerons pas devant la bataille, et le Diable lui-même ne nous fait pas peur, s'appelât-il cent fois Buffalo Bill!

La foule qui se pressait autour des deux hommes tenait ces paroles pour une véritable provocation. Les assistants regardaient en hochant la tête l'audacieux qui osait s'attaquer à Buffalo Bill; car, bien qu'on le connût pour un gaillard déterminé, on ne le croyait pas de force à se mesurer au redoutable éclaireur.

On s'attendait à voir Buffalo Bill tirer son revolver et engager le combat. Aussi l'étonnement fut-il

grand lorsque le chef se contenta de répondre avec le plus grand calme :

— Ecoutez, mon ami. La vie est trop courte pour la perdre en de sottes disputes... et elle est trop précieuse pour la risquer inutilement. Je n'ai envie ni de vous tuer, ni d'être tué par vous. Si vous avez quelque chose sur le cœur, allez trouver le colonel et tâchez de le convaincre que vous êtes les meilleurs des Régulateurs, et que vous ne faites pas tout à fait le même métier que les autres brigands.

— Est-ce à dire que nous sommes des brigands à vos yeux ? dit l'homme en se rebiffant.

— Non ; aucune preuve ne m'autorise à émettre une pareille affirmation ; mais je sais que vous, les Régulateurs, vous avez gravement fait tort à un grand nombre de citoyens innocents, et que, par votre faute, de véritables criminels sont restés impunis. C'est pourquoi le colonel Carr a été prié par les citoyens honnêtes de cette colonie de faire cesser votre règne de terreur. Maintenant, si vous n'obéissez pas à son ordre, vous serez considérés comme des bandits et traités comme tels. C'est tout ce que j'ai à vous dire, et je ne vois point la nécessité de nous disputer pour cela.

— Et vous pensez que nous allons dissoudre notre compagnie sous prétexte que cela fait plaisir au colonel Carr et à quelques fous de la colonie... Nous resterons ce que nous étions... Et si votre vie vous est chère, donnez-vous de l'air le plus vite possible.

Le coquin prenait la modération du chef des éclaireurs pour de la lâcheté.

Son attitude devenait de plus en plus menaçante, et, comme Buffalo Bill se contentait de hausser les épaules, il s'oublia au point de menacer celui-ci de son revolver.

Personne n'avait vu Buffalo Bill tirer une arme. Après comme avant, l'éclaireur tenait les rênes dans les deux mains et ne faisait pas mine de prendre un revolver à sa ceinture. Mais il tenait caché dans sa main droite un tout petit « Derringer », un de ces pistolets gros comme un couteau de poche, dont on se sert parfois dans le Far-West.

Avant que le desperado pût faire usage de son arme, une détonation retentit, et, au même instant, le misérable se mit à danser comme un possédé en agitant sa main brisée.

Sans viser, Buffalo Bill avait, d'une balle, fait tomber l'arme de la main de son adversaire.

Mais aussitôt le « Derringer » avait disparu pour faire place à son revolver de combat ; et, d'une voix de tonnerre, il cria au bandit hurlant :

— Les mains en l'air, coquin !... Vite, ou mon autre balle vous perce le cœur !

Avec un cri déchirant, il leva la main gauche, tandis que sa main droite blessée pendait inerte.

— Ne me tuez pas, Buffalo Bill ! gémit-il.

Les assistants accueillirent par un éclat de rire moqueur le cri d'angoisse du poltron.

Au même moment, apparurent quatre des éclaireurs de Buffalo Bill, qui, malgré l'ordre de leur chef, s'étaient sentis trop inquiets de son sort et l'avaient suivi.

— Nous arrivons trop tard, Chef, hein ?

— Milles tonnerres, vous avez traité Death Notch Dick d'une jolie façon !

Les éclaireurs s'esclaffèrent en reconnaissant dans la personne du blessé le lieutenant des Régulateurs, — un hâbleur redouté, qui portait au sombrero de grandes croix rouges. Chacune de ces croix rappelait la fin d'une des victimes abattues par ce tireur extraordinaire.

C'était ce qui lui avait valu le nom sous lequel il était connu de Death Notch Dick, ce qui signifiait quelque chose comme Richard Marque-la-Mort.

L'arrivée des quatre éclaireurs fit disparaître aussitôt toute velléité de révolte dans la foule.

Personne n'avait envie de se risquer contre ces compagnons à mine résolue, d'autant qu'il pouvait y avoir encore d'autres de ces scouts redoutables à proximité.

Aussi les chenapans qu'il pouvait y avoir dans l'assistance disparurent-ils sans tambour ni trompette, tandis que les honnêtes gens s'approchaient de Buffalo Bill et le félicitaient chaudement de ce qu'il venait de faire.

Le bandit si vite vaincu, quoique sa réputation fût grande, se trouva soudain tout à fait isolé.

Sans arrêter ses hurlements de douleur, il continuait à agiter sa main droite blessée, tandis qu'il gardait, avec une obéissance remarquable, sa main gauche en l'air.

On ne lui montrait aucune compassion ; tous les assistants savaient fort bien, — et lui-même ne l'ignorait pas, — que Buffalo Bill n'avait pas voulu le tuer, mais seulement lui infliger une sévère leçon.

Le résultat obtenu par le chef des éclaireurs avec un « Derringer » à peine plus long que le doigt annonçait une adresse incomparable dans le maniement d'une arme d'ordonnance, — adresse dont Buffalo Bill avait, du reste, donné trop de preuves pour qu'un homme des frontières pût en douter.

Cependant, Buffalo Bill, se tournant vers le blessé, lui dit d'un ton bienveillant :

— C'est bon, ami Dick; laissez retomber votre main! Vous aurez pu vous convaincre qu'on ne me tue pas si facilement. J'ai l'habitude d'être un peu plus prompt que mes honorables adversaires... Ernest, dit-il à l'un de ses éclaireurs, cours vite chercher un chirurgien; je vais, pendant ce temps, tâcher d'arrêter l'hémorragie.

La-dessus, il mit pied à terre et, à l'aide de son foulard de soie, fit un pansement provisoire sur la main blessée, qui saignait abondamment.

Peu après, arriva le docteur Dillon, qui s'était établi récemment dans la colonie, après avoir été jadis chirurgien de l'armée.

Il se mit en devoir de panser la plaie selon les règles de l'art.

— Eh bien, Billy, dit-il en s'adressant familièrement au chef des éclaireurs, vous avez encore travaillé fort proprement... La chose n'est pas très grave; la balle est entrée par le dos de la main, et elle n'a brisé que le doigt du milieu. Quand cet homme aura pris un bon coup de whisky, il sera tout à fait d'aplomb.

Il en fut comme il l'avait dit, car, moins d'une demi-heure plus tard, Death Notch Dick se promenait, portant en écharpe sa main blessée.

Le whisky, qu'il avait bu en abondance, l'avait parfaitement ranimé.

— Que vous dois-je, Docteur? demanda-t-il au médecin.

— Pour le joli travail de Buffalo Bill je ne compte rien, Dick. Estimez-vous heureux qu'il ne vous soit pas arrivé pire aventure et gardez-vous soigneusement à l'avenir de chercher querelle à mon ami.

— Très bien, Docteur, je garderai votre conseil inscrit là! C'était folie que de me mesurer à Buffalo Bill, et cela ne pouvait tourner qu'à mon désavantage! grommela le desperado.

Et, avec un sourire contraint, il se tourna vers le chef des éclaireurs, lui tendant la main en signe de réconciliation.

Buffalo Bill serra franchement la main de son adversaire.

Une autre demi-heure n'était pas encore écoulée que Buffalo Bill et ses quatre compagnons quittaient Overland City.

— Pardonnez-nous d'avoir transgressé vos ordres, Chef, dit Ernest quand ils furent seuls sur la route; mais nous étions réellement très inquiets.

— C'est très bien, mes amis; vous avez fort bien fait, et vous êtes arrivés juste à temps! répondit Buffalo Bill avec bonté.

— Chef, ne vous fiez pas à Death Notch Dick! Le coquin est entêté et perfide comme un serpent... Il ne vous a tendu la main que pour vous amadouer. Il vous en voulait déjà; mais il vous en veut doublement à cause de sa défaite.

— Soyez sans crainte, mes amis. Je connais mes gens, et je sais très bien ce qu'il me faut penser de ce Dick. Le plus important est que j'aie rencontré le docteur Dillon, et que j'aie pu lui expliquer de quoi il s'agissait... Il cherchera discrètement à savoir si, en dehors des Régulateurs, une troupe de cavaliers a quitté Overland City, et nous aurons peut-être par lui des renseignements dès demain.

La nuit était depuis longtemps venue lorsque la petite troupe entra dans le camp établi au bord du gué.

Ben et Jack s'y trouvaient déjà. Ceux-ci n'avaient rien pu découvrir. Ils avaient fini par abandonner le pré; les coyotes avaient déjà dévoré le cadavre du cheval tué, et, en dehors de ces bêtes sauvages, ils n'avaient vu personne.

Le lendemain, on leva le camp pour regagner Fort Rattle.

Le jeune Prisonnier.

Si menaçante que fût sa situation de prisonnier d'une troupe de brigands sans pitié, le jeune Sherman Canfield ne s'était point départi de sa belle assurance, et, avant tout, il portait haut la tête.

Ses liens lui brûlaient les chairs, et le bâillon qu'il avait dans la bouche lui faisait atrocement mal.

A ces tourments physiques s'ajoutait l'incertitude terrible du sort qui l'attendait.

Pourtant, il trouvait une grande consolation dans la pensée qu'il était parvenu à arracher à la cupidité des brigands le testament du malheureux Fessenden. De plus, il calculait avec vraisemblance que Buffalo Bill se mettrait à sa recherche aussitôt qu'il aurait regagné Fort Rattle et qu'il ne l'y aurait pas rencontré.

Sherman était tombé de Charybde en Scylla; car les compagnons au pouvoir desquels il se trouvait étaient encore beaucoup plus à craindre avec leurs visages masqués que les gaillards déguenillés qui s'intitulaient les « Régulateurs d'Overland City ».

Il avait été attaché sur son cheval et, comme le lecteur l'a déjà appris, amené par l'un des bandits, en remontant le cours de la rivière, jusqu'à ce

pré enclavé dans les rochers où, plus tard, le chef des éclaireurs avait trouvé les deux chevaux en train de paître.

Arrivé là, l'homme masqué ne crut pas nécessaire de prolonger les tourments de son prisonnier, et il lui ôta son douloureux bâillon.

— Mercil voilà du moins un acte humain, déclara le jeune homme froidement, quand il fut redevenu capable de remuer ses lèvres tuméfiées.

— Fort bien ! grommela rudement le bandit ; mais garde-toi de jeter le moindre cri... ou je te remets ton bâillon. Je dois te laisser les mains attachées, mais je vais te les lier par devant, afin que tu puisses t'en servir un peu. Nous allons graver une roche assez escarpée.

— Où me conduisez-vous donc ? demanda Sherman.

— Peut-être au tombeau, répondit l'autre.

— C'est là qu'aboutissent tous les chemins... le vôtre aussi, beau masque, et peut-être ce but est-il moins loin que vous ne pensez, fit le jeune homme en haussant les épaules.

— Impertinent ! Si les choses allaient comme je le désire, les hommes vivraient mille ans... c'est-à-dire ceux qui sont de mes amis, grommela le bandit. Mais avance et joue des jambes ; c'est le moment de montrer que tu sais agir autrement qu'en paroles.

— Où faut-il donc aller ? demanda Sherman, insouciant.

— Toujours le nez de ce côté ; puis, à mi-chemin, droit vers le ciel... C'est fatigant ; mais, quand tu seras arrivé où je dois te conduire, tu auras plus de temps pour te reposer qu'il ne t'en faudra.

Là-dessus, l'homme masqué saisit son prisonnier par le bras et le conduisit à une place où un plateau rocheux surplombait à environ vingt pieds au-dessus d'eux. Sur cette roche s'élevait un cèdre à demi mort.

L'homme masqué lança son lasso sur une des branches et sut assujettir le nœud coulant de telle façon que la corde résistait solidement à de brusques tractions.

Comme un singe, il grimpa le long du lasso, élevant une main après l'autre et s'aidant des pieds contre la roche.

— Tu n'auras pas beaucoup de peine, cria-t-il quand il eut atteint la roche plane.

Il jeta un autre lasso sur le jeune homme, qui se trouva lié par le milieu du corps. Puis il assujettit l'autre extrémité aux fortes branches de l'arbre et,

tirant de toutes ses forces, commença d'élever son prisonnier jusqu'à lui.

— Mille tonnerres, mon gaillard, tu as la carcasse en plomb, grommela le bandit lorsqu'il eut fini de hisser Sherman sur la plate-forme. J'ai pourtant amené ici beaucoup d'hommes déjà, aucun ne m'a paru aussi lourd !

Sherman riait intérieurement, car, pendant la montée, il avait heurté parfois du pied le rocher avec lequel il était presque en contact, et les oscillations qu'il avait ainsi imprimées à son corps n'avaient pas facilité la manœuvre de son gardien.

Mais Sherman pensait que toute vérité n'est pas bonne à dire, et il préféra garder le secret de sa petite plaisanterie.

Le bandit enleva le lasso à son prisonnier et le jeta sur son épaule avec celui qu'il avait ôté de l'arbre.

Puis il fit signe à Sherman de le suivre.

Celui-ci se vit alors forcé de graver un sentier escarpé, qu'on aurait difficilement pu imaginer plus dangereux et plus vertigineux.

Il avait le pied sûr, et tout sentiment de crainte lui était inconnu ; mais ses mains liées lui rendaient l'ascension doublement difficile.

— Si j'avais seulement les mains libres, je serais déjà en haut ! gémissait Sherman, à qui l'idée de fuir venait de germer dans la tête.

Il avait résolu de se faire passer pour beaucoup plus lourd et plus maladroit qu'il n'était en réalité. Peut-être obtiendrait-il ainsi de son gardien qu'il lui défit ses liens.

Dans ce cas, il ne lui serait pas difficile de retrouver le chemin de la liberté.

Il se laissait distancer de plus en plus, et il soupirait d'une façon pitoyable, ne cessant de se plaindre de la difficulté de l'ascension.

C'était un excellent comédien ; il imitait si parfaitement les soupirs, l'essoufflement et les accès de vertige d'un homme à bout de forces, que le bandit masqué finit par s'y laisser prendre.

D'abord, il ne voulut point consentir à lui délier les mains ; il lui prêtait seulement son aide dans les endroits difficiles.

Mais Sherman sut se rendre si lourd que son gardien finit par se lasser, à bout de forces et n'ayant plus d'énergie que pour jurer.

À la fin, le rusé Sherman se laissa tomber et resta sans mouvement et sans souffle. Le bandit se vit forcé, pour le relever, de redescendre sur une saillie de rocher particulièrement dangereuse,

Furieux du contretemps, il prétendit ranimer son prisonnier par quelques solides coups de pied.

Le jeune homme se redressa; mais ce fut pour retomber avec un cri sourd. Cette fois, il glissa même si malheureusement qu'il heurta du talon ferré de sa botte la jambe du brigand, qui s'allongea, lui aussi, par terre en jurant comme un damné.

— Gredin! tu m'as frappé avec intention! criait-il quand il put enfin reprendre sa respiration.

— Non, certes, non! affirma Sherman innocemment. Mais je suis si gêné dans mes mouvements que je n'ai pas pu faire autrement.

L'homme masqué n'avait pas l'air persuadé, car il se mit à grommeler, parlant d'un jeune loup auquel il arracherait les dents.

— Tu es déjà madré comme un vieux cheval de retour, dit-il enfin. Je vais te détacher; mais n'essaye pas de te jouer de moi, car je te hacherai comme chair à pâté!

Ce fut le dernier mot que le bandit prononça, pour l'instant du moins; car à peine eut-il délié les mains de son jeune prisonnier que celui-ci lui donna dans l'estomac un terrible coup de tête.

Le desperado tomba à la renverse sur la roche, où il demeura plus de cinq minutes sans mouvement. Sherman Canfield en profita pour dévaler comme une antilope sur la pente escarpée et se mettre hors de l'atteinte du bandit stupéfait.

La Fuite de Sherman.

Lorsque Buffalo Bill se vit forcé de rentrer au fort sans avoir retrouvé son jeune voyageur, il tomba dans une humeur assez triste, et son ennui s'accrut encore lorsque les hommes de garde lui apprirent, à son arrivée, que le malheureux Sherman n'était pas rentré à Fort Rattle dans l'intervalle.

— Colonel, nous avons fait tout notre possible, déclara le chef des éclaireurs au commandant, après l'avoir mis au courant des détails de son expédition; mais le pauvre garçon est encore, après comme avant, au pouvoir des Vautours de l'Or.

— C'est extrêmement regrettable; mais il n'y a pas d'homme capable d'accomplir ce que vous n'avez pas pu faire, dit le colonel Carr pour consoler Buffalo Bill, quoique visiblement très frappé lui-même. En tout cas, j'ai à vous remercier d'avoir fait transporter au fort les restes du pauvre Fessenden. Nous

l'avons conduit à sa dernière demeure en lui rendant les honneurs militaires. Le trésorier n'a pourtant pas encore écrit à la veuve, parce qu'il espérait que vous parviendriez peut-être à délivrer le jeune homme. Celui-ci aurait sans doute donné des renseignements sur les dernières volontés du malheureux sergent.

— Ce qui est différé n'est pas perdu, Colonel, déclara le chef des éclaireurs d'un ton grave. Je garde l'espoir de sauver Sherman Canfield, si les bandits ne l'ont pas assassiné déjà. Or, je ne crois pas qu'ils l'aient fait, car ce n'est pas pour cela qu'ils l'auraient emmené prisonnier. Je ne suis revenu au fort que pour vous faire mon rapport, et je voudrais, dès demain, me remettre en route avec les meilleurs de mes scouts pour rechercher le repaire des Vautours de l'Or. Je suis fermement convaincu qu'il doit se trouver dans la gorge qui est derrière le Cañon des Coyotes. C'est là que les bandits ont entraîné leur prisonnier, et l'homme qui voulait prendre les chevaux dans le pâturage dont je vous ai parlé semblait venir de là.

— Mais il n'y est pas retourné, interrompit le colonel Carr en riant.

— En effet; il est resté sur la place. Mais je suis convaincu, d'un autre côté, Colonel, que le repaire de ces bandits se trouve sur des hauteurs tout à fait inaccessibles à un cheval. Nous nous remettons donc à l'œuvre dès demain, et nous verrons s'il n'est pas possible de surprendre ces vautours dans leur aire... Et j'ai bon espoir que nous trouverons le jeune Sherman encore vivant.

Il s'arrêta un instant, puis ajouta :

— Je suis absolument sûr que les chevaux volés à ses camarades assassinés se trouvent maintenant à Overland City, et j'éprouverais une vive satisfaction à conduire le jeune Sherman dans la colonie pour lui faire examiner les chevaux. Les heureux possesseurs de ces animaux volés auraient ensuite avec moi une petite conversation qui pourrait bien n'être pas de leur goût.

Le colonel inclina la tête.

— Cody, je partage votre opinion, et je crois aussi que nous devons chercher à Overland City les Vautours de l'Or, qui comptent parmi leurs membres, ou tout au moins parmi leurs affiliés, les fameux Régulateurs. Mais c'est une affaire épineuse et difficile à mener à bien, car les drôles sont perfides et routés comme Satan lui-même. Ce Death Notch Dick nous le prouve bien... commençant par donner de grands coups de gueule, quand il se croit le plus fort; puis, dès qu'il est mis à la raison un peu rudement, se montrant couard et simulant le repentir.

— Oui ; j'ai même dû lui serrer la main, fit Buffalo Bill en éclatant de rire. Cela ne m'empêche pas de le considérer comme un des plus dangereux bandits qui soient, et je ne serais pas étonné si nous trouvions aussi en sa possession une de ces épingles d'or surmontées d'une pièce de vingt dollars.

— Tout ce que nous pouvons faire pour l'instant est de surveiller sérieusement la bande, répartit le colonel Carr. Jusqu'à ce que vous ayez découvert leur repaire, j'enverrai toutes les semaines un escadron à Overland City, où il campera. Ce déploiement de forces inspirera une terreur salubre aux desperados.

— Faites cela, Colonel. Moi, de mon côté, je ferai diligence. Dès demain matin, je me mets en route avec l'élite de mes scouts ; et, si nous ne venons pas à bout des Vautours de l'Or, je veux perdre mon nom, déclara le chef des éclaireurs en prenant congé de son colonel et ami.

Le Repêchage du Trésor.

Avant que Buffalo Bill, aux premiers rayons du jour, eût pu, en compagnie de ses fidèles éclaireurs, reprendre sa dangereuse expédition, la sentinelle du fort arrêta un jeune homme qui accourait en toute hâte.

Celui-ci, interpellé et interrogé, répondit :

— Sherman Canfield, une connaissance de Buffalo Bill.

Une demi-heure plus tard, le jeune homme était assis en face du colonel Carr et de Buffalo Bill et, tout en se restaurant copieusement, racontait ses dangereuses aventures et sa fuite audacieuse.

A partir de cette heure, Sherman devint le compagnon inséparable et le favori du chef, qui déclara que son jeune ami était initié à tous les secrets du métier difficile de scout, et qu'il recérait en lui un nouveau Buffalo Bill.

Quand il eut pris un peu de repos, Sherman se présenta au quartier de Buffalo Bill, qui, d'accord avec le colonel, avait cru devoir surseoir à l'expédition projetée, et le chef des éclaireurs l'accueillit avec la plus vive cordialité.

— Eh bien, mon jeune ami, quoi de nouveau ?

— Rien de bien important, répliqua en riant le jeune homme, qui, sur l'invitation de Buffalo Bill,

s'assit dans un fauteuil confortable. Je viens seulement vous adresser une prière dont l'exécution me tient au cœur.

— Elle est exaucée d'avance ! promit le Roi de la Prairie en passant la main sur les cheveux bouclés de l'adolescent. Je suis curieux de savoir ce que peut bien être cette grosse affaire.

— Eh bien ! déclara Sherman, je vous ai raconté cette nuit que j'avais enveloppé dans une toile imperméable et jeté à l'eau les objets précieux du malheureux sergent Fessenden, ainsi que le texte, signé par lui, de ses dernières volontés. De cette façon, j'ai cru les sauver de la cupidité des bandits. Bien que je sois sûr que l'eau n'a pu détériorer le contenu du paquet, il pourrait arriver que le courant l'entraînât.

« Je suis donc très inquiet au sujet de mon trésor, et je voudrais aller dès aujourd'hui à la rivière pour le repêcher. Je vous prie donc de me donner l'escorte de quelques-uns de vos éclaireurs, car ma chance est faite de guignon, et je pourrais encore tomber entre les mains des bandits.

— Cela va de soi, mon jeune ami ! répondit Buffalo Bill. Je vais vous donner quatre de mes meilleurs éclaireurs, ou, si cela vous plaît davantage, je vous accompagnerai moi-même.

— J'aime mille fois mieux cela ! s'écria l'adolescent, les yeux brillants de joie.

Il serra avec effusion les mains du chef.

— Alors, continua-t-il, nous n'avons besoin d'emmener personne autre. Sous votre protection, je me sens plus en sûreté que si j'étais accompagné de tout un régiment.

— C'est bien ; nous partirons dans une heure. Munissez-vous des lignes nécessaires et faites-vous donner par Ben, qui est un pêcheur passionné, quelques hameçons solides. Peut-être réussirons-nous à accrocher le précieux paquet et à le ramener à la surface. Sinon, il vous faudra, bon gré, mal gré, prendre un bain froid.

— Cela ne me ferait aucun déplaisir. Il fait chaud, et je nage et plonge comme un poisson. Dans mon pays, je passais mes journées à jouer dans l'eau avec mes camarades.

— Tant mieux ! déclara Buffalo Bill, souriant. Nous sommes bien sûrs ainsi de repêcher le trésor, à la ligne ou à la main.

Le jeune homme prit congé pour un instant de son grand ami et alla demander les objets dont il avait besoin à Ben, qui les lui fournit avec la plus grande obligeance.

Quelques instants plus tard, Buffalo Bill et son protégé se dirigeaient vers la rivière, qu'ils atteignirent sans encombre.

Ils poussèrent leurs chevaux dans le courant, et Sherman retrouva sans difficulté le rocher au pied duquel il avait laissé glisser son paquet quand il avait vu les brigands.

— Mon trésor doit être ici! s'écria-t-il. Nous allons essayer de le prendre comme un poisson.

A ces mots, il jeta dans l'eau une forte ligne garnie d'un hameçon* et alourdie au moyen d'une pierre.

Plus de vingt fois, Sherman retira sa ligne en poussant un cri de joie. Mais il la rejetait aussitôt, car il ramenait toujours autre chose que ce qu'il cherchait.

— Il faudra bien avoir recours à vos talents de nageur et de plongeur, déclara Buffalo Bill, qui regarda en souriant les essais infructueux de son jeune camarade.

— C'est ce qui me semble! repartit Sherman avec un éclat de rire.

Là-dessus, il ramena son cheval à la rive et se déshabilla; puis il piqua une tête dans la rivière et nagea à grandes brassées vers la place où le trésor devait se trouver.

Alors, il disparut; quelques bulles d'air montraient seules l'endroit où il avait plongé. Il resta sous l'eau si longtemps que Buffalo Bill commençait à redouter quelque malheur.

Mais enfin il reparut et revint en nageant. Tout souriant, il s'accrocha d'une main à la selle de Buf-

falo Bill et lui dit qu'il avait retrouvé le paquet, mais qu'il fallait que ce fût lui, Buffalo Bill, qui le repêchât. Il voulait donc plonger de nouveau avec une ligne et un hameçon, afin d'y accrocher solidement le paquet.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Encore une fois, les flots se refermèrent sur la tête bouclée du jeune homme.

Un instant plus tard, il surgissait de nouveau et faisait signe à Buffalo Bill de tirer la ligne.

Celui-ci obéit et amena bientôt à la surface le trésor, car ce paquet était bien réellement un trésor.

Buffalo Bill reconnut, au premier coup d'œil jeté sur les papiers du sergent, que, grâce aux indications précises et claires qui y étaient données, il n'aurait aucune peine à conduire son jeune protégé à la mine mystérieuse. Mais il fut convenu que, dès qu'ils en auraient trouvé l'emplacement, et qu'ils en auraient enlevé l'or déjà recueilli par Fessenden, Sherman Canfield partirait pour l'Est, afin de donner cet or à la famille du sergent, et aussi afin d'y parfaire ses études et son éducation. Il reviendrait ensuite, s'il en avait toujours le désir, reprendre la rude vie des scouts auprès de Buffalo Bill, son sauveur.

Ce programme fut accompli très exactement. Cependant, avant de partir pour l'Est, le brave Sherman eut une autre aventure où il faillit encore perdre la vie, mais qui aboutit à la destruction complète, dans des circonstances étrangement dramatiques, de la bande des Vautours de l'Or.

— FIN. —



Le prochain fascicule (No. 69) contiendra:

La Bande des Goules d'Or.

TAISMAN de CHANCE
BIJOU MYSTÉRIEUX

Renforçant, par sa radio-activité
oxy-diélectrique, le dynamisme humain.
Dévoile scientifique; Centre Altruiste; Puissances magnifiques

TOUT S'ORIENTE PAR L'ÉVALUATION PERSONNELLE
FORTUNE, SANTÉ, BONHEUR

Toute personne soucieuse de son avenir doit posséder la bagne mystérieuse et scientifique "TOUTE PUISSANCE", dernière création des études monétiques et typologiques, donnant mathématiquement le POUVOIR PERSONNEL qui fait RÉUSSIR en TOUT.

Succès certain, surprenant, mais naturel.
Mendames, tous vos désirs seront satisfaits et vos rêves réalisés;
Mendames, tous vos projets, toutes vos ambitions réussiront au delà de vos espérances.

GRATIS peut lire de l'un indiquant la façon d'acquiescer à la *Subtilité Puissance*; la demander au **Professeur D'ARIANYS**,
villa des Violettes, près TOULOUSE (H.-G.).

Moyen bien simple de conserver SES CHEVEUX

De toutes les maladies qui assaillent notre pauvre humanité, il en est qui pour n'être pas dangereuses, n'en sont pas moins pleines de craintes, d'ennuis et d'anxiété. Nous voulons parler des affections du cuir chevelu.

Pour les combattre, nombreux ont été les moyens préconisés jusqu'à ce jour, nombreux, hélas! les déceptions. De l'hygiène! encore de l'hygiène! toujours de l'hygiène!

Tenir la tête propre. Pas de lotions irritantes. Frictions une ou deux fois par semaine avec la **POMMADE PHILOCÔME** veloutée que son inventeur, M. Grandclément, phénix à Orgelet (Jura), expédie contre 2 fr. mandat ou 2 fr. 10 timbres, 2 fr. 50 pour l'étranger.

France, 12 fr. les 3 Pots. — étranger, 15 fr. les 3 Pots.
Grâce à ce précieux stéarolé qui s'exhale en un parfum doux, agréable et discret: plus de chute de cheveux, plus de décoloration, plus de pellicules, plus de croûtes, plus d'herpès tonsurant, horrible pelade! plus de démangeaisons, en un mot, plus de maladies du cuir chevelu réputées incurables. A la première friction, la chute des cheveux s'arrête, et la repousse devient extraordinairement abondante.

De nombreux confrères la consentent aujourd'hui, et les lettres de félicitations qui pleuvent au laboratoire de M. Grandclément, d'Orgelet, ne se comptent plus que par milliers.

Ab uno disce omnes:

« Monsieur Grandclément,

« De toutes les préparations préconisées jusqu'à ce jour contre la chute des cheveux ou les affections du cuir chevelu et que j'ai, tour à tour, considérées à mes élémets, aucune ne m'a donné des résultats aussi prompts et aussi durables que la **POMMADE PHILOCÔME** de Grandclément Or, malgré mon scepticisme professionnel à l'égard de ces sortes de spécialités, je n'hésite pas à m'incliner devant les faits et à conseiller aux personnes intéressées d'en faire l'essai, comme je l'ai fait moi-même. D. L. DARNAT,

« De la Faculté de Paris, médecin de la Société des Sauveteurs de France, médaille de bronze 1889, 188, rue Truffaut. »
« La thérapeutique vient de s'enrichir d'une découverte importante; à nous praticiens de la propager dans le public. P. E. DU VERONIS. »



MOUSTACHES CHEVEUX
BARBE, CILS, SOURCILS.
en 1 mois et tout âge, même si on a tout essayé sans succès par la Colonne **VEGETALINE** du prof. Moser. Arrêt immédiat de la chute. — Moutarde laide, fait disparaître boutons, pellicules et démangeaisons. — Facile à l'usage. — France: 1 fr. — 2 fr. — 3 fr. France. (Timb. ou mandat.) **LOCCA**, chimiste 12, boulevard Hochet, PARIS. (en général, le Flacon de 2 fr. suffit.)



RIRE s'amuser, amuser la société, demander les Gaietés, Farces, Attrapes, Chansons, Physique, Magie, Magnétisme, Hypnotisme, etc. Grats. A V D O P, 5, Rue de Garait, Paris. CARTES POSTALES. Gros, détail.



Buvez sans danger
la Coupe enchantée de la Vie.
Hygiène — Beauté — Santé.
Catalogue gratuit sur demande.
Maison E. GUERIN 17, rue Lefebvre, Paris.



POUR ÊTRE ÉPATANT à la Noce, en toute réunion où l'on s'amuse
RIRE et FAIRE RIRE envoy. votre adresse et 100 fr. à la Vieillesse Paris, 14, rue de la Chapelle, Paris.
vous recevrez Album illustré, 100 pag., 125 gravures comiques, farces, plays, etc., 1044 sonnettes, Chans. Noëls, Pièces à Succès, cartes illustrées, produit de beauté d'hygiène, Librairie Spéciale. 11 et 13, rue de la Harpe.



La Meilleure Spécialité... **CHUTE DES CHEVEUX** Pellicules, Pe-lade, Démangeaisons et t. affect. du cuir chevelu, c'est sans contredit la **POMMADE PHILOCÔME** VELOUTÉE, que son Invent. E. GRANDCLÉMENT, phénix à Orgelet (Jura), enverra franco à nos lect. c. 2 fr. m. ou 2 fr. 10 timb. Dépôt dans toutes Pharmacies.

Etranger, ranc. contre 2 fr. 50.

ANGLAIS ALLEN, ITAL, ESP, RUSS, PORT, arabe SEUL en 4 mois, beaucoup mieux qu'av. prof. nouv. Méthode parlante-progressive, pratique, facile, infaillible, donne la vraie prononciation, écoute du pays même, le PUR ACCENT. Preuve-essai, 1 langue, 100, env. 0 c. hors France, 1,40 mandat ou timbres-poste français à — Maître Populaire, 13-P, Rue Montfaucon, Paris —

Nous prions nos Lecteurs qui passeront des ordres aux Maisons ayant des annonces dans NICK CARTER, de toujours mentionner cette Publication.

UN MONSIEUR

offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau, dartres, eczémas, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infailible de se guérir promptement, ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même, après avoir souffert et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu.

Écrire par lettre ou carte postale à **M. VINCENT**, 8, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier, et enverra les indications demandées.

NOUVEAUTÉ ORIGINALE Pour 4 fr. je donne 3 poupées, la maman haut réelle 70c. Les filles 26 c. Valda. 8, faub. Montmartre. Paris.

Nous prions nos Lecteurs qui passeront des ordres aux Maisons ayant des annonces dans **BUFFALO BILL**, de toujours mentionner cette Publication

AVIS AUX LECTEURS

Suivant de nombreux désirs, nous avons exécuté pour

Buffalo Bill

Deux Magnifiques Couvertures

servant à relier, l'une les 25 premières livraisons, et la deuxième les livraisons de 26 à 50.

On peut se les procurer en bleu pâle ou en brun, au prix de **1 fr. 25** l'une.

S'adresser au Fournisseur du présent Fascicule ou à la

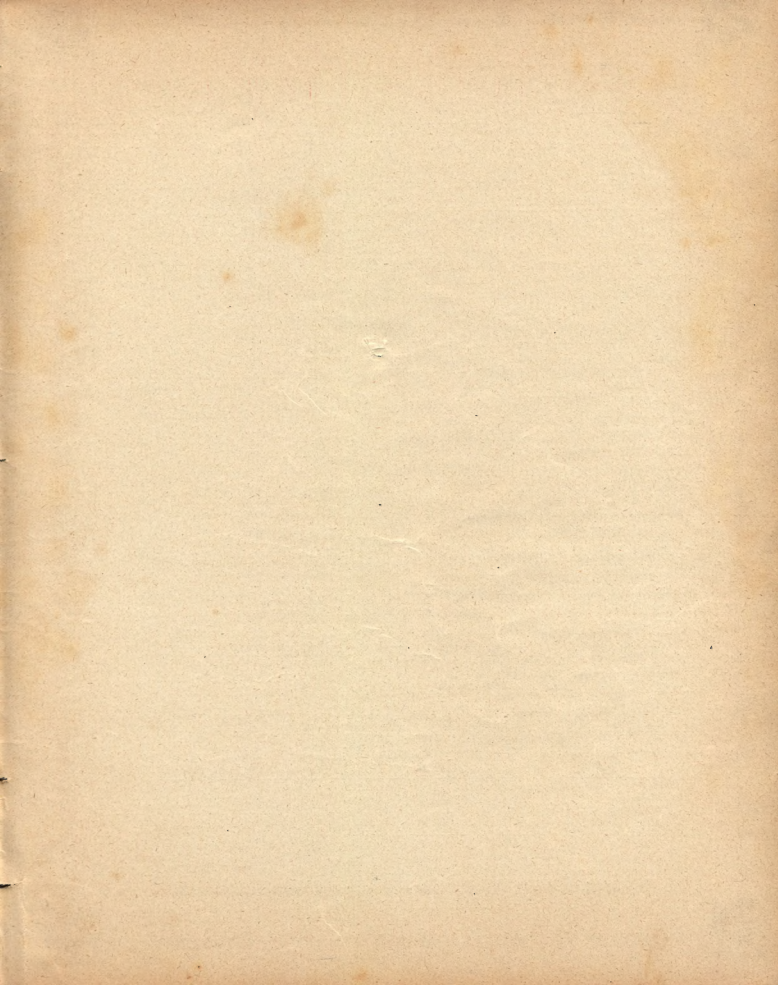
Maison A. EICHLER

41, Rue Dauphine. — Paris, 6^e

QU'EST-CE QUE Le Capitaine Morgan ? il a vécu, il fut et il est resté Le plus fameux Pirate de tous les Temps SOUS LE PAVILLON NOIR

Aventures de Morgan le Pirate

paraît tous les samedis au prix de 0 fr. 15. Chaque livraison contient un récit complet. Pour avoir les numéros parus, on voudra bien s'adresser au Fournisseur de cette livraison ou à la **Maison A. Eichler**, 41, rue Dauphine, Paris.



Nick Carter

— Le plus grand Détective d'Amérique —

Les meilleures et les plus captivantes histoires de détective qui existent, et telles qu'aucun lecteur français ne voudra laisser passer l'occasion de les connaître.



Les fascicules déjà parus contiennent
les récits suivants:

- № 1. Un Maître du Crime.
- „ 2. L'Affaire Carruthers.
- „ 3. Inez Navarro.
- „ 4. Le Serment fatal.
- „ 5. La Pointe du Poignard.
- „ 6. Dans le Brouillard.
- „ 7. Un Voisin mystérieux.
- „ 8. La Victime d'un Empoisonneur.
- „ 9. Un Malade dangereux.
- „ 10. Les Pires Voleurs de New York.
- „ 11. Le Prince des Baudits du Grand Monde.
- „ 12. La Pension meublée de Madame Dark.
- „ 13. Le Mystère du Téléphone de l'Hudson.
- „ 14. Un Meurtre sur le Grand Chemin.
- „ 15. Un Colis macabre.
- „ 16. Un périlleux Voyage.
- „ 17. La Piste sous les Eaux.
- „ 18. Le Banc des Témoins.
- „ 19. Une Nuit dehors.
- „ 20. La Chasse aux Documents.

- „ 21. Une Effraction bien faite.
- „ 22. Le Docteur Quartz.
- „ 23. L'Homme aux Nerfs d'acier.
- „ 24. Les Assassins du Grand Hôtel.
- „ 25. Les Aventures d'un Pendu.
- „ 26. La Haine d'une Sorcière.
- „ 27. Le Diable dans une Maison de Fous.
- „ 28. Un singulier Nœud coulant.
- „ 29. La dernière Partie du Docteur Quartz.
- „ 30. Un Compagnon suspect.
- „ 31. La Cité du Lac Michigan.
- „ 32. Les Voleurs de Cadavres.
- „ 33. Sur le Chemin des Coyotes.
- „ 34. Un Maître-Chanteur femelle.
- „ 35. Dans l'Hypnose.
- „ 36. Un Complot anarchique.
- „ 37. Les Initiales mystérieuses.
- „ 38. Un lugubre Problème.
- „ 39. Un Enlèvement énigmatique.
- „ 40. Les Compagnons du Crime.
- „ 41. César, le Chien Détective.
- „ 42. La Locomotive No. 13.
- „ 43. Les Empoisonnements de l'Alameda.
- „ 44. Le Bouge de Mammy Tooter.

Dans le cas où l'on ne trouverait pas dans sa localité les fascicules déjà parus, s'adresser directement, en joignant 0,25 par fascicule, à la Maison

A. Eichler, imprimeur-éditeur. Paris, 41, Rue Dauphine.

New York, 33 First Street. Londres E. C., 290 Old Street. Dresde-A., Rosenstr. 107.